

U d' / of Ottawa



39003001304749



96
16

340-13 - 100

ESSAI SUR LES
LANGUES NATURELLES
ET LES
LANGUES ARTIFICIELLES



NOV 12 1973

PYRRHUS BARDYLI

Essai sur les

Langues Naturelles

et les

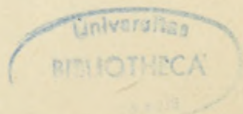
Langues Artificielles

BRUXELLES

LIBRAIRIE KIESSLING ET Cie

54, MONTAGNE DE LA COUR

1904.



P

105

.B37

1904

AVANT-PROPOS.

I

La mode, aujourd'hui, est à l'artificiel. On voudrait substituer des produits de manufacture à tout ce qui est le résultat naturel d'un long enchaînement de circonstances historiques. On fabrique de tout — même des langues universelles.

Mais tandis que les fabricants d'objets ordinaires sont soumis à l'approbation comme aux critiques de leur clientèle, les fabricants de langues universelles ont ceci de caractéristique qu'ils n'admettent que les éloges. Avec eux, l'admiration est de rigueur. Faites mine de vouloir apprécier, en toute liberté, la valeur de leur marchandise, et aussitôt, non seulement ces singuliers industriels s'emporteront au lieu d'essayer de vous convaincre, mais ils iront jusqu'à vous traiter d'intrus. L'argument est en vérité fort commode.

Je n'ai pas de bosse, et si je m'introduisais dans un club de bossus pour discourir sur cette infirmité, on aurait assurément le droit de me faire remarquer que l'affaire ne me concerne point ; je n'aurais alors

qu'à m'excuser de l'indiscrétion et à me retirer. Mais il s'agit ici de langues artificielles destinées à *toutes* les nations. On insiste pour les faire accepter de *tous* les hommes. On forme de vastes associations pour propager ces prétendues langues, et chacun est invité à en faire partie. On racole les passants, on les importune avec des affiches, on les harcèle de brochures de propagande. L'auteur de l'essai que voici est l'un de ces passants. Il prétend juger ce qu'on lui propose. Ce n'est point, de sa part, une intrusion ; c'est, n'en déplaise aux fanatiques sectateurs des langues universelles, l'exercice d'un droit naturel.

II.

On ne compte plus le nombre des langues artificielles. Personne n'a encore oublié le *volapuk*, de joyeuse mémoire. Depuis quelques années, on parle beaucoup de l'*espéranto* et de la *langue bleue*.

L'*espéranto* a été fabriqué par un linguiste de Varsovie, le Dr Zamenhof, qui est en passe de devenir une manière de grand pontife, attendu que rien ne se publie en cet idiome sans son *imprimatur* (voir les livres de la collection Hachette). Cette langue artificielle, qui emprunte surtout au roman son vocabulaire, mais compose les mots plutôt selon le sys-

tème de la langue allemande, est analytique quant à la syntaxe. Il se publie un assez grand nombre de revues en *espéranto*, dont deux à Paris, sous la direction du Dr Fruictier, l'un des plus actifs « *espérantistes* » de France. En Angleterre, l'*espéranto* a trouvé un ardent défenseur en M. W. T. Stead, le directeur bien connu de la *Review of Reviews*, grand amateur de toutes les nouveautés.

La *langue bleue*, « ainsi nommée d'après la couleur du ciel, sur l'azur duquel il n'est pas de frontières », et qui est connue également comme « *langue bolak* », « langue fédérale » et « idiome bis », a été fabriquée par M. Léon Bollack. Plus éclectique que le Dr Zamenhof, M. Léon Bollack a emprunté les éléments de son vocabulaire un peu partout, depuis le roman et l'anglo-saxon jusqu'à l'iranien, en passant par l'argot de Paris. La syntaxe, comme celle de l'*espéranto*, est analytique. Quant à la formation des mots, M. Léon Bollack dit, dans l'introduction d'un de ses livres, que « les racines sont toujours placées en tête » ; cela pourrait donner à penser qu'il a imité le système des langues agglutinantes ; mais ce n'est qu'un malentendu, et il s'agit, en réalité, de noms composés à la manière de l'allemand. M. Léon Bollack a parfois des trouvailles curieuses ; par exemple, la *Règle de la Marguerite*, empruntée au folklore, et qui est un « souvenir du jeu de l'effeuillement de la

marguerite et de son refrain monotone : *pas du tout, un peu, beaucoup, passionnément.* » La *Règle de la Marguerite* consiste à augmenter l'intensité d'un mot en y préfixant *a, o, u, e, i* ; ainsi *lov*, amour, pourra devenir tour à tour : *alov* absence d'amour, *olov* un peu d'amour, *ulov* amour partagé (égal des deux côtés), *elov* amour intense mais limité, *ilov* amour frénétique et sans bornes. On peut « margariter » de la sorte tous les mots ; prenons encore *Div*, Dieu, (M. L. Bollack aurait mieux fait de choisir un autre mot, car, puisqu'il destine sa langue « aux races ariennes seules », les Persans, qui sont des Ariens, ne voudront jamais du mot *Div*, lequel signifie chez eux *démon* et serait, par conséquent, appliqué à Dieu, un blasphème ; à la place de M. Bollack, j'aurais introduit Dieu dans la *langue bleue* sous le nom de *Iks*). Donc, prenons *Div*, et nous aurons : *adiv* faux dieu, *odiv* demi-dieu, *udiv* dieu égal (ainsi Ahriman serait un *udiv* vis-à-vis d'Ormazd), *ediv* un dieu dont l'omnipotence est limitée par le destin (Wotan), *idiv* un dieu omnipotent et terrible (Çiva). Je dois signaler ici à M. L. Bollack — et il peut voir par là avec quel soin j'ai étudié sa langue — une ambiguïté grammaticale fâcheuse : c'est que, *udiv*, en même temps que *dieu égal*, pourrait signifier *déesse*, l'« outil grammatical » *u* marquant à la fois le changement de sexe et l'égalité de comparaison.

Mais il y a pis. M. Bollack, dont la langue est, par beaucoup de côtés, certainement supérieure à l'*espéranto*, a commis une très grosse erreur : Tandis que dans l'*espéranto* « l'accent tonique repose toujours sur l'avant-dernière syllabe des mots », M. Bollack présente la langue bleue avec cette déclaration : « *Aucun accent tonique. Prononcer toutes les syllabes avec la même intensité.* » M. Bollack a oublié qu'il est *impossible* de ne pas accentuer l'une des syllabes plus fort que les autres — *matériellement* impossible. C'est là un axiome de linguistique primaire.

Ce qui distingue la *langue bleue* de l'*espéranto*, c'est qu'elle a une allure plus philosophique. M. Léon Bollack semble donner une grande importance aux questions de théorie ; le VII^e des volumes qu'il a consacrés à sa langue (Paris, 1899. Ed. avenue Malakoff, 147) renferme quelques observations pleines d'intérêt. Mais, précisément parce qu'il se donne la peine d'examiner tous les aspects de la question et qu'il est franc, M. Bollack arrive lui-même parfois à des constatations désastreuses pour les langues artificielles : ainsi, il observe que les conditions essentielles de toute langue artificielle pratique *doivent* être « la concision, la précision et la *rigidité* ». Voilà un aveu qui est à retenir, non moins que celui de la « Règle-Base n^o 4 » définie en ces termes : « *Chaque phrase ne peut être construite que d'une*

manière. » Ailleurs (vol. VII, p. 2), M. Bollack dira : « La littérature, représentation des sentiments les plus subtils de chaque *peuple*, ne peut trouver place dans un idiome artificiellement créé par un *individu*. » C'est parfait. Mais alors je me demande en quoi mes idées diffèrent de celles de M. Bollack, et pourquoi, doué comme il est d'un esprit logiquement déductif, n'arrive-t-il pas aux mêmes conclusions que moi ?

III.

Si l'auteur s'est arrêté ici à quelques détails touchant l'*espéranto* et la *langue bleue*, c'est que son plan lui interdira de citer spécialement ces deux langues dans le cours de son essai.

En effet, j'avais commencé d'abord à écrire une étude critique sur les principales langues artificielles. Mais cet écrit, pour ainsi dire technique, tout découpé de citations, de renvois et de discussions de détail, m'a paru à moi-même d'une lecture aride et rebutante. Je n'ai plus hésité à abandonner mon projet, à l'idée qu'une telle étude allait passer pour la critique — en quelque sorte *personnelle* et étroite — de deux ou trois langues artificielles *nommées*. Or, telle n'était pas mon intention ; je voulais montrer,

à la fois, le mérite de ces fabricants de langues dans la limite du *possible*, et l'erreur *fondamentale* de leurs efforts. Afin d'éviter l'équivoque, j'ai donc décidé de m'abstenir systématiquement de la moindre critique *appliquée*, et, m'attachant à une étude d'allure plus haute, d'y grouper les observations les plus générales, *applicables* aussi bien à l'*espéranto* et à l'*idiome bis* qu'à toute langue artificielle passée, présente ou à venir. On aura une idée de mon but, si je dis que j'ai songé un moment à intituler mon essai : *Prolégomènes à toute langue artificielle qui pourra se présenter comme universelle et pratique*. Ma modestie et le respect pour le titre fameux sur lequel celui de mon étude devait être calqué, m'y ont fait renoncer. Mais si le titre n'y est point, l'intention demeure de mettre en lumière les *impossibilités* inhérentes à toute langue artificielle par le fait même qu'elle est artificielle.

IV.

D'ailleurs, l'adoption d'un titre sévère m'aurait contraint à suivre une argumentation plus académique et plus serrée. J'aime mieux, je l'avoue, laisser mon esprit vagabonder à l'aise. Mais comme il faut, malgré tout, un certain ordre dans le dessin

général, l'essai est divisé en trois parties : Dans la première, j'ai groupé quelques aperçus sur les langues naturelles — afin d'établir ainsi un point d'appui et de comparaison pour les langues artificielles, qui seront traitées dans la deuxième partie. La troisième et dernière partie réunira, en manière de conclusion, quelques vues sur l'avenir des langues actuellement en usage.

PYRRHUS BARDYLI.



AVIS.

Page 8, lignes 12 et 13, lire *racés aryennes* et *Aryens*, au lieu d'“ariennes” et “Ariens,”—et se rappeler que les correcteurs d'imprimerie ont la manie d'imposer leurs fantaisies envers et contre tous. Cependant, p. 81, on a daigné maintenir l'y. P. 34, on me fait dire “vitesse maximum,” quand je voulais “vitesse maxima” : C'est bien dur pour un pédant de mon espèce de voir un nom féminin flanqué d'un adjectif neutre. D'ailleurs, “vitesse maximum” pourrait passer pour une inversion licite de “maximum de vitesse”. Je m'y résigne, ô correcteur !

P.B.

PREMIÈRE PARTIE

Utilitas que ex varietate linguarum habetur, est ut omnes animi affectus possint explicari.

CARDAN (*De subtilitate*. XII.)

« Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : or, ces opinions sont fausses pour la plupart, et l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions : l'esprit juste n'est donc le plus souvent que l'art de raisonner méthodiquement faux. »

HELVÉTIUS (*De l'esprit*. IV, 8.)

I.

Considérée dans ses relations avec l'ensemble des hommes qui la parlent, une langue pourrait être définie la physionomie sonore de la race. Car, de même que le type physique moyen d'un peuple, le dessin caractéristique des visages, les gestes coutumiers, les attitudes, les mouvements, sont l'expression visible de la race, de même les

mots sont représentatifs du génie national, autant par leur sonorité isolée et leur valeur propre que par la nature des combinaisons qu'ils sont appelés à former.

L'aspect écrit d'une langue est déjà, à lui seul, singulièrement instructif. Pourquoi la langue française est-elle au fond la seule à écrire des lettres qui, dans un mot, ne se prononcent point, n'y sont d'aucune utilité et n'y jouent qu'un rôle purement *décoratif* ? N'est-ce pas là un trait qui semble avoir beaucoup de rapport avec le goût de l'inutile, qui est aussi le goût de l'art et l'une des caractéristiques de la race française ? Sans doute, il y a des raisons étymologiques, et ces lettres sans fonction ne sont que des « rudiments », dans le sens darwinien du mot ; mais le fait de les avoir conservées a une signification esthétique qui est remarquable.

Toutefois, je ne m'arrêterai point à l'aspect écrit des langues. Considérées en elles-mêmes, soit dans l'ensemble, soit dans les détails, les langues sont en relation plus étroite encore et plus directe avec l'esprit et la tournure de la race.

Et d'abord, la langue est un indice sûr de l'état de civilisation d'un peuple. Par exemple, à me-

sure que la bienséance, la discrétion, et cette retenue imposée par les conventions d'une société raffinée, se généralisent chez un peuple, les interjections tendent à disparaître. Formant à elles seules le vocabulaire de l'homme sauvage primitif, très fréquentes chez les peuplades de l'Afrique moderne, en honneur encore dans la littérature des races ardentes et expansives du Midi, les interjections ne sont plus qu'un souvenir un peu ridicule parmi les écrivains délicats de la plupart des pays du Nord.

Grimm, le philologue, a fait une remarque très curieuse (1) sur les langues considérées comme indice de l'influence féminine chez les peuples qui les parlent. Il a noté que le sanscrit, l'éolien et le gaélique, sévères et précis, représentent l'idiome des pères et des époux, usité dans les assemblées, au lieu que le prâkrit, l'ionien et le cymraeg, aux contours plus délicats, de facture plus simple, ont été avant tout les idiomes des mères, des épouses, des sœurs et des servantes, en quelque sorte les produits du foyer domestique.

(1) Citée par MAX MÜLLER.

Thomas de Quincey observe avec finesse l'influence profonde du *théâtre* et de l'*agora* sur le style des écrivains grecs et, indirectement, sur la langue même de la Grèce ancienne. En effet, les deux seuls moyens importants de publication étaient alors la représentation et le discours ; « les deux seules professions intellectuelles à Athènes étaient celles d'artiste dramatique et d'orateur populaire (1) ». Un livre manuscrit pouvait arriver à quelques douzaines d'exemplaires au bout d'une année ; au lieu qu'un acteur et un démagogue avaient parlé au bout d'une heure à vingt mille auditeurs. Le style des parleurs publics avait donc fini naturellement par être le style-type ; de là cette emphase et cette solennité guindées qui semblent caractériser les textes grecs, et qui, sans doute, à la longue, s'étaient imposées aussi à la parole de tous les jours.

Une autre observation à faire, c'est que tous les peuples parmi lesquels a fleuri l'éloquence, ou la rhétorique, se sont créés des langues pleines de ces mots qui permettent la pause, accentuent la véhémence ou facilitent la transition : Tel

(1) Œuvres compl. de TH. DE QUINCEY, éd. d'Edimbourg, 1862, vol. X, *du Style*.

l'immo vero des Romains, et tels des centaines de mots analogues, dont les équivalents seraient vainement cherchés dans les langues des peuples qui parlent peu, ou, s'ils s'y trouvaient, n'auraient point une sonorité telle qu'ils pussent y jouer le même rôle que dans les pays d'orateurs (1).

Enfin, et ceci a été maintes fois remarqué, la langue représente, avec une fidélité parfaite, la méthode mentale d'un peuple, sa manière habituelle de conduire les idées : le français, analytique, clair et sobre ; l'anglais, tranchant et sec ; l'italien, à la structure molle, aux contours flasques : voilà, en guise d'exemple, trois langues marquées nettement du caractère des trois races respectives.

On a dit de la langue allemande qu'elle exerçait une influence sur les esprits en les forçant, par le savant labyrinthe de ses constructions, à une attention soutenue. Elle peut avoir un tel effet sur les étrangers qui, habitués à penser selon une autre méthode, sont contraints à une

(1) Jules-César Scaliger aurait pu dire des particules grecques *μὲν, δέ*, etc., avec infiniment plus de raison, ce qu'il a dit de l'article grec : *loquacissimæ gentis flabellum*.

continuelle présence d'esprit pour entendre un texte allemand. Mais il serait à coup sûr puéril d'en dire autant des Allemands eux-mêmes. Pour ceux-ci, il faudrait, au contraire, renverser la remarque pour la rendre vraie. C'est parce que le génie germanique est doué d'une grande puissance de synthèse, de construction et de concentration cérébrale, que l'allemand est devenu la langue qu'on sait. Elle se serait modifiée depuis longtemps si elle n'avait plus été à la mesure intellectuelle du peuple qui en fait usage.

Mais les langues sémitiques offrent un terrain autrement intéressant pour les recherches. On sait que, dans ces langues, tout radical est invariablement composé de trois lettres, trois consonnes, qui, combinées avec d'autres lettres (1), suivant des formules fixes, expriment les différentes nuances de la pensée.

Je rappellerai quelques-unes de ces formules, en manière d'exemple. C'est à la langue arabe que je les emprunte. Soit *XYZ*, les trois lettres de tout radical. Voici les formules pour construire :

(1) Dites « lettres serviles ». Les grammairiens arabes les appellent *zâidah*, c'est-à-dire « pléonastiques ».

1. Le prétérit : $XaYaZa$.
2. L'impératif : $uXYuZ$.
3. L'agent : $XâYiZ$.
4. L'agent intensif : $XaYûZ$.
5. Le nom de l'instrument : $miXYaZ$.
6. Le nom de place ou de temps : $maXYaZ$.

Il suffit de prendre n'importe quel radical et de le manipuler selon les formules ci-dessus pour en faire autant de mots. Prenons le radical *drb*, qui exprime l'idée de frapper, et nous aurons *daraba* (form. 1), il frappa ; *udrub* (f. 2), frappe ; *dârib* (f. 3), frappeur ; *darûb* (f. 4), frappeur violent ; *midrab* (f. 5), l'objet dont on se sert pour battre ; *madrab* (f. 6), une place où l'on bat.

Il y a ainsi des formules pour les pensées les plus composées : Par exemple $XaY^2aZa = dar-raba$, qui signifie : il excitait un autre à frapper. Et il en est de même d'un bout à l'autre de la grammaire : c'est, à vrai dire, de l'algèbre linguistique, ou de la chimie grammaticale.

Ce caractère de précision mathématique, qui donne aux langues sémitiques un cachet si spécial, représente, avec une admirable fidélité, le génie même des peuples qui les ont créées et qui

les parlent : génie positif, calculateur, méthodique, doué avant tout d'une étonnante puissance de combinaison.

Il faut, d'ailleurs, une mémoire toute spéciale pour retenir tant de formules, si éloignées entre elles par la signification, mais si voisines par le son. Notre esprit, en effet, a besoin de fortes différenciations phonétiques pour emmagasiner un grand nombre de mots. Le mécanisme des langues sémitiques, où la moindre voyelle intercalée entre les trois consonnes du radical suffit pour modifier le sens, conduit nécessairement à des homophonies fréquentes dont la distinction spontanée n'est à la portée que du cerveau spécial des peuples qui ont créé ces langues et qui les ont perfectionnées.

II.

Si, après avoir considéré la langue dans son ensemble, comme caractéristique nationale, nous descendons maintenant aux détails, les observations se présentent en si grand nombre que c'est à donner de l'embarras. Je dois me borner à un choix rapide et bref.

Le particularisme britannique ne se retrouve-t-il pas tout entier dans la coutume de faire précéder de *Mr.* les noms d'Anglais, au lieu que les noms d'étrangers n'ont les honneurs que d'une simple *M.* : c'est que, en anglais, le premier abrégatif se lit *Mister* et le second *Monsieur* ; or, on peut bien donner du « monsieur » à un étranger, mais il ne saurait aspirer à la dignité de « mister ».

Le Français dira d'un condiment qu'il est « piquant », l'Anglais le qualifie de « chaud ». C'est que le Français, de tempérament plus prompt, affirme la *première* sensation d'un mets pimenté, qui est, en effet, une sensation de piquûre ; mais elle est suivie bientôt d'une sensation de

brûlure, et c'est cette sensation finale que l'Anglais, d'appréciation plus lente, nomme et retient.

Les Grecs modernes désignent du même mot — κλέφτης — les filous et les héros. Vous n'avez qu'à lire l'un des nombreux poèmes populaires grecs publiés en France, dans la première moitié du XIX^e siècle, pour constater le fait. Cette singularité apparente s'explique facilement : chez les Grecs, l'étalon de l'estime n'est point la moralité, mais l'intelligence, l'habileté et la finesse ; aussi, à leurs yeux, un coquin et un héros sont équivalents et en quelque sorte identiques, parce que, dans l'un comme dans l'autre, les Grecs n'apprécient que l'adresse ou à éviter ou à vaincre les obstacles.

En grec ancien l'adjectif, νόστιμος s'appliquait au « retour dans le pays ». Chacun se souvient de ces vers de l'*Odyssée* où Homère nous montre Ulysse soupirant après le « jour du retour » — le νόστιμον ἡμᾶρ. Peuple de marins, les Grecs devaient concentrer toutes leurs espérances et toutes leurs joies dans le retour au pays, la rentrée au port après les lointaines et rudes aventures. Et c'est ainsi que le mot νόστιμος en est

arrivé à s'identifier avec tout plaisir, à *signifier* le plaisir (1). On dit encore aujourd'hui, en Grèce, d'un fruit, d'un poème, d'un visage de femme, qu'il est νόστιμον, c'est-à-dire *savoureux*. Une telle expression ne pouvait naître que dans un peuple de marins, elle est éminemment caractéristique et spéciale, et c'est en vain qu'on en chercherait ailleurs une équivalente.

Mais voici une observation encore plus démonstrative. On doit s'attendre à trouver dans la langue des Bohémiens quelque marque de cette insouciance charmante qui caractérise ce peuple de vagabonds. Et effectivement, « ils n'ont pas de mot certain, soit pour demain, soit pour hier, *collico* signifiant l'un et l'autre indifféremment (2). » Oublieux du passé, dédaigneux de l'avenir, les Bohémiens vivent au jour le jour et le présent seul les intéresse. De même, *sorlo* signifie à la fois soir et matin (3). Bien plus, *merri-*

(1) Pour ma justification, je renvoie à la lecture de la 2^e colonne, p. 1574, vol. V, du *Thesaurus Graecae Linguae* de HENRI ESTIENNE. Ed. moderne, Paris 1842-6, F. Didot.

(2) « Romano Lavo-Lil : Word-Book of the Romany, or English Gypsy Language », par GEORGE BORROW. Londres, 1888, p. 7.

(3) *Ibidem*, p. 212.

pen a la double signification de vie et de mort (1). Vivre et mourir, hier et demain, matin et soir, autant de distinctions bonnes pour les « Gorgios » (2), et dont un Bohémien se moque, sa devise philosophique étant celle-ci : « Je ne désire pas vivre comme une personne baptisée, je veux vivre comme un chien des bois (3). » Supposez maintenant que les Bohémiens aient à faire usage d'une langue étrangère : que se passe-t-il ? ils sont forcés d'établir des distinctions qui répugnent à leur tournure d'esprit. Des expressions aussi synthétiques que *collico, sorlo, merripen*, représentent un héritage d'aimable philosophie nationale à quoi les Bohémiens nécessairement renoncent chaque fois qu'ils adoptent une langue qui n'a pas été faite par eux.

On pourrait multiplier les exemples significatifs. Mais quel qu'en soit le nombre, ils signifieront moins encore par eux-mêmes, que par l'existence qu'ils suggèrent de faits qui échappent à

(1) *Ibidem*, p. 212.

(2) Ce mot désigne tous ceux qui ne sont pas Bohémiens. Cf. « barbares » chez les Grecs, et « gentils » chez les premiers chrétiens.

(3) *Ibidem*, p. 12. — « Chien des bois » signifie renard.

notre observation, parce que l'usage a émoussé leur relief. Si nous pouvions voir les langues dans toute leur histoire, dans l'histoire de tous leurs mots et de toutes leurs règles, nous verrions en même temps que rien n'y est dû au hasard et que tout y est en relation étroite avec les caractères des races respectives. Aux yeux d'un nègre, tous les blancs se ressemblent ; de même, nous avons accoutumé de regarder toutes les langues sous un certain aspect, et cet aspect est, nécessairement, toujours le même. Nous nous imaginons que les choses extérieures sont avec l'esprit de tout peuple dans une relation invariable, et que les mots qui représentent cette relation dans telle langue sont équivalents aux mots correspondants qui sont censés la représenter dans telle autre langue. Considérées ainsi comme des registres de formules fixes et communes à tous les hommes, il n'est pas étonnant que les langues apparaissent extérieures à l'esprit humain, neutres, égales entre elles et même identiques ; dans cette opinion, une langue est à une autre ce qu'un barème imprimé sur papier blanc serait à un barème tiré sur papier bleu, vert ou rouge.

Une conséquence de cette opinion est que, les mots emportant avec eux une valeur invariable et indépendante de leur situation dans le discours, l'écrivain doit renoncer au vain espoir de leur faire dire moins ou plus par des combinaisons ingénieuses et personnelles.

Et une conséquence de cette conséquence est que le rôle de l'écrivain consiste, non à suggérer, mais à affirmer ; non à faire sentir, mais à faire comprendre ; non à insinuer, mais à enfoncer.

III.

Un écrivain doit se borner à faire comprendre ? Mais, si cette assertion est fondée, je vais donner à tout écrivain le moyen — un moyen infaillible — de reproduire chacun de ses livres en cent langues étrangères qu'il ne connaît point, et cela sans le moindre effort et sans l'aide de traducteurs.

Supposons qu'il s'agisse d'un roman, et prenons un chapitre imaginaire :

CHAPITRE XV.

Voyage. Soir. Mer. Port. Quai. Femme — Homme. Larme. Baiser. Séparation. Femme — Quai. Homme — Passerelle — Bateau. Descente — Cabine. Montée — Pont. Cohue. Bruit. Sifflet. Ancre. Sifflet. Départ. Mouchoir. Mouchoir. Mouchoir. Vent. Loin. Cabine. Table. Thé. Journal. Tempête. Cabine. Lit. Maladie. Vomissement. Sommeil — Réveil — Vomissement. Sommeil — Réveil — Vomissement. Sommeil.

Matin. Port. Pont. Ancre. Passerelle. Quai. Terre.
Voiture. Auberge. Chambre. Toilette. Déjeuner.
Voiture. Promenade. Ville.

Je soupçonne bien ce chapitre d'être un peu sommaire. Mais il n'a ici que la valeur d'un exemple, et on pourrait l'étendre et le perfectionner. La vie de l'homme n'est qu'une succession de pensées et d'actions, conduites les unes et les autres d'une certaine manière : toute pensée, toute action, peut être nommée par un substantif, et toute manière par un adverbe invariable.

Vous n'avez donc maintenant qu'à prendre un dictionnaire français — chinois — sanscrit — hindoui — arabe, etc. Cherchez chacun des mots du chapitre ci-dessus, et transcrivez soigneusement, au besoin calquez. L'Imprimerie Nationale vous imprimera ces traductions, auxquelles ni mandarins, ni pandites (1), ni alims (2) ne trouveront rien à critiquer..... si toutefois le but de l'écrivain n'est que de se faire comprendre.

Ce passage sera donc entendu de tous. Il sera compris : mais éveillera-t-il dans tous la même

(1) Pandite, en sanscrit *pandita*, se dit d'un érudit hindou.

(2) Érudits arabes. Le pluriel arabe de *'âlim* est *'ullâm*.

sensation ? Voilà une autre question. Prenons le premier mot : *voyage*. Ce mot est associé, dans l'esprit d'un Français, à de certaines sensations ; il représente une somme d'expériences héréditaires, de plaisirs et de chagrins. Le mot correspondant en hindoui — *yâtrâ* — éveillera peut-être dans l'esprit d'un Hindou des images, des sentiments tout différents. Les deux mots sont côte à côte dans le dictionnaire, mais ils n'ont pas nécessairement le même poids, ni la même densité. Il est des peuples à qui le mot voyage est un carillon de fête, il en est d'autres chez qui il sonne comme un glas funèbre. Dans certains pays, on s'est tellement accoutumé à ne plus voir revenir ceux qui partent, qu'un voyage représente un fait aussi définitif que la mort. En d'autres termes, le mot *voyage* n'a pas une existence extérieure, invariable et fixe ; il exprime simplement un rapport, le rapport entre l'esprit français et le fait de quitter son pays. Le mot *yâtrâ* est censé exprimer le même rapport chez les Hindous : *Mais ces deux rapports ne sont pas équivalents.* Et il en est de même pour tous les mots.

Mais alors une question se pose : Si les rapports exprimés par les mots diffèrent de peuple à

peuple, ne diffèrent-ils pas aussi, jusqu'à un certain point, dans un même peuple, d'individu à individu ? Il est certain, par exemple, qu'un mot donné ne représentera point la même valeur pour un lettré délicat que pour un « fort » des halles. La valeur des mots est déterminée par la sensibilité spéciale du lecteur — et un livre écrit selon l'artifice verbal que j'ai proposé, serait senti par chaque lecteur d'une façon spéciale, différente de celle voulue par l'écrivain. Celui-ci devra donc recourir à une autre méthode pour créer dans l'esprit des lecteurs l'état voulu : il reliera les mots entre eux, les associera à d'autres, en apparence inutiles, les groupant, les divisant et les maniant de telle sorte qu'une atmosphère spéciale soit créée, celle-là même qui affectera la sensibilité du lecteur d'une manière prévue, et non d'une manière inconnue et hasardée, comme serait le cas si la pensée de l'auteur était confiée aux mots strictement nécessaires. Cet art de s'insinuer dans la sensibilité du lecteur, c'est le style.

IV.

Quelle est la loi fondamentale du style ? Elle semble avoir été découverte par Herbert Spencer. Elle consisterait selon lui « à économiser l'attention du lecteur ou de l'auditeur (1) ». En effet, « le lecteur ou l'auditeur ne dispose à chaque moment que d'une somme limitée de puissance mentale utilisable (2) ». C'est à l'écrivain de la ménager, en écrivant de façon telle que le lecteur ait à dépenser le moins d'effort possible pour suivre le texte. Ainsi, le style sera d'autant plus près de la perfection qu'il imposera moins de fatigue à l'esprit. Reste à savoir comment on doit s'y prendre pour économiser l'attention du lecteur. Herbert Spencer croit avoir dégagé quelques-uns des principes de cette économie. « Si c'est un avantage, dit-il, d'exprimer une idée en moins de mots possibles, c'en est un autre de l'ex-

(1) *Philosophy of the style*, dans « *Essays : Scientific, political and speculative* ». Londres, 1883. T. II, p. 11.

(2) *Ibidem*, p. 11.

primer en moins de syllabes possibles (1). » Voilà qui sent un peu, je le crains, l'ingénieur. Les distances les plus courtes sont plus faciles à franchir, sans doute. Mais il s'agit ici de style. L'écriture condensée peut être une économie pour des lecteurs dont la tournure d'esprit est telle qu'ils développent et analysent intérieurement à mesure qu'ils lisent. D'autres, de beaucoup les plus nombreux, aimeront un langage plus explicatif et qui ne craint ni les longueurs ni de reprendre une idée et de la présenter plusieurs fois sous de nouvelles formes pour l'insinuer plus profondément. Tout n'est qu'une question de tournure d'esprit. A quelques-uns, une manière d'écrire trop claire et trop affirmative occasionnera une sérieuse dépense d'attention, car, aucune subtilité ne piquant leur curiosité et ne sollicitant leur présence d'esprit, ils seront distraits et en viendront à se reprendre et à se faire violence pour entendre le texte. A ces esprits délicats, une lumière tamisée avec goût, loin d'être une dépense, sera précisément une économie d'attention. « Il est rare — remarque

(1) *Ibidem*, p. 13.

M. Remy de Gourmont, en se plaçant au point de vue de cette catégorie d'esprits — il est rare que les livres aveuglément clairs vaillent la peine d'être relus ; la clarté, c'est ce qui fait le prestige des littératures classiques et c'est ce qui les rend si clairement ennuyeuses. Les esprits clairs sont d'ordinaire ceux qui ne voient qu'une chose à la fois ; dès que le cerveau est riche de sensations et d'idées, il se fait un remous et la nappe se trouble à l'heure du jaillissement. Préférons, comme X. Doudan, les marais grouillants de vie à un verre d'eau claire. Sans doute, on a soif, parfois ; eh bien ! on filtre (1). » Il en est même qui, parfois, n'aiment à lire que pour le plaisir ingénieux de filtrer.

Ainsi donc, la loi du style est bien, comme Spencer l'a établi, l'économie de l'attention du lecteur. Mais la condition de cette économie n'est pas invariable et ne réside point dans la brièveté des phrases et des mots ; elle est éminemment variable au contraire, et c'est parce qu'elle réside dans l'esprit même des lecteurs.

Les lecteurs, en tant que rattachés à une race,

(1) *La culture des idées*, p. 131.

ont certaines habitudes d'esprit héréditaires que l'écrivain doit suivre, s'il ne veut pas décourager ou fatiguer l'attention. La première caractéristique d'un écrivain véritable est donc d'être bien de sa race, et il doit l'être d'instinct, car il serait ridicule de vouloir être de sa race par programme.

Les lecteurs, en outre, par le degré de leur intelligence, le niveau de leur culture et la nature de leurs goûts, forment certaines catégories. Un écrivain s'adresse nécessairement à une catégorie de lecteurs. Personne ne saurait écrire pour toute une nation ; celui qui voudrait le faire, serait forcé de régler sa langue sur la langue de la catégorie de lecteurs la moins cultivée — semblable à un amiral qui règle la marche de son escadre sur la vitesse ^amaximum de son vaisseau le moins rapide. Un tel écrivain serait par conséquent réduit à ne faire usage que des 200 ou 300 mots qui forment le vocabulaire d'un valet de ferme. L'écrivain ne s'adresse donc forcément qu'à un seul groupe de lecteurs, et, pour économiser leur attention, il règle d'instinct sa manière sur leur niveau (1).

(1) Même l'anachorète, qui, dans les solitudes de la Thé-

Et avec tout cela un véritable écrivain peut déployer la plus puissante personnalité, mais toujours dans les limites mentales de sa race et de la catégorie de ses lecteurs — ou du moins de manière à déplacer ces limites conformément à leur courbe.

Le style résulte donc en quelque sorte de la coopération de la race et de la catégorie de lecteurs avec l'écrivain. Le style, c'est cette *trinité* même, aussi mystérieuse et aussi indivisible que l'autre.

baïde, écrit ses ardeurs mystiques sur des tablettes, ou sur le sable que le vent emportera tout à l'heure, a en vue une catégorie de lecteurs : Dieu, les anges, les saints, les démons. C'est la présence crue de cette catégorie surnaturelle d'invisibles lecteurs, qui donne au style des solitaires une couleur et une saveur si particulièrement étranges.

V.

J'ai dit que la personnalité de l'écrivain, quelque confinée qu'elle soit nécessairement dans la race et dans le milieu spécial des lecteurs, pouvait néanmoins se déployer en toute liberté, soit dans ces limites naturelles, soit en déplaçant ces limites selon leur courbe. Or, indépendamment de l'action individuelle de l'écrivain, ce déplacement a lieu d'une manière continue, par une pente insensible et progressive, et, à de certaines époques, par secousses et par des bonds qui transforment la configuration de la langue.

« La langue est dans un perpétuel devenir. »
Le mot n'est point, comme on pourrait le croire, de quelque linguiste venu après Darwin : il est de M. de Bonald (1). Personne aujourd'hui ne conteste la valeur de ce principe ; mais d'autres

(1) Ma lecture des œuvres de M. de Bonald date de 1892 ou 1893. C'est pourquoi, bien que je *voie* la phrase et sa place dans la page, et que je sois certain de ne point me tromper malgré la distance, néanmoins, par un scrupule purement méthodique, je n'en garantis pas l'exactitude littérale.

questions s'y rattachent qui ne sont pas encore résolues. Par exemple, si les langues se transforment et si nous savons comment, quelles sont les causes profondes de ces transformations ?

Quelques linguistes semblent considérer les enfants parmi les agents principaux de l'évolution.

« Souvent, dit Arsène Darmesteter, l'enfant garde en grandissant les défauts de prononciation qu'il s'est lui-même donnés, et il arrive à l'âge d'homme avec une prononciation déjà faussée. Ces corruptions se propagent de l'individu à la génération contemporaine de la famille, du hameau, du village, du district ; elles font tache d'huile et deviennent des faits de langue (1). » Ainsi donc, il peut arriver que le caprice d'un seul enfant devienne un fait de langue (2) et

(1) *La vie des mots*, p. 7.

(2) Personnellement, curieux depuis des années de trouver quelque indice qui confirme ce principe (car ceux qui le soutiennent ne l'ont jamais appuyé du moindre fait probant), j'ai enfin réussi à faire la découverte d'un demi-exemple : les indigènes du bas peuple de Londres, hommes et femme de tout âge, disent *ta* (prononcez *tââ*) pour remercier, et *tata* (prononcez *tââ*) pour se quitter. *Ta* est une corruption infantile de *thank* ; quant à *tata*, ce mot a été tiré du premier, par redoublement, à l'usage des bébés, pour lesquels il signifie *adieu*. Dans la population londonienne, ces deux mots sont employés, gravement, même par les vieillards et les vieilles femmes.

s'impose comme tel à toute la nation ! C'est peut-être un peu puéril. Mais il y a pis : cette assertion, de même qu'une foule d'autres, analogues à celle-là, et coutumières à une catégorie de linguistes, à supposer qu'elle soit fondée, n'explique encore rien ; car, si un enfant arrive à imposer sa prononciation corrompue, il reste à savoir pourquoi. « L'enfant garde les défauts de prononciation qu'il s'est lui-même donnés » : mais il n'a pas pu se les donner lui-même ; il a fallu une cause. « Ces corruptions se propagent » : pourquoi d'autres ne se propagent-elles point ? Il importe donc, par delà les nombreuses causes particulières qui déterminent les changements de langue, de découvrir la cause générale par quoi elles sont elles-mêmes déterminées. Alors seulement on pourrait essayer de formuler une véritable théorie scientifique de l'évolution du langage.

Pour trouver les éléments d'une telle théorie, je remonterai un peu loin. C'est à un médecin-philosophe du xvi^e siècle que je m'adresserai, à ce singulier Cardan qui, avec tant de choses curieuses, nous a aussi laissé sur l'évolution des langues quelques vues véritablement étonnantes pour son temps.

Certes, en parcourant le traité *De subtilitate* de Cardan, je ne m'attendais pas à y trouver esquissée en quelques mots une théorie linguistique si intéressante, si profondément scientifique, et j'oserai dire si neuve. Pour Cardan, la variation des langues a des causes purement physiologiques. Je cite ses paroles : « ... Sed dices, cur si communia sunt generalia hominum instituta, linguæ tamen diversæ sunt, et varia loquendi genera? Id contingit ex locorum natura, quum *Itali vix pectore vocem possint edere, Hebraei facillimè, nec nisi fermè cum quodam sonitu loqui possunt*, inde translatae voces quum non propriam assequuntur pronuntiationem, degenerant.... Utilitas verò quæ ex varietate linguarum habetur, est ut omnes animi affectus possint explicari (1). »

Si l'on veut dégager de ces paroles la théorie qui s'y trouve en puissance, il en suit que toute modification de langue est le résultat d'un changement physique qui a modifié la conformation ou l'état physiologique de la race. Ainsi, une migration lointaine de tout un peuple doit nécessairement influencer sur la phonétique et par contre-

(1) *De subtilitate*, p. 668 de l'édition de Bâle, 1581. — Voir l'*Appendice I* à la fin de mon essai.

coup sur la langue entière. Il est certain, par exemple, que la langue des Hébreux, après leur exode d'Égypte et leurs souffrances à travers les espaces sablonneux, a dû subir un changement, probablement devenir plus gutturale par suite de la soif et des ardeurs du désert. Chez un peuple sédentaire, un brusque changement de climat peut déterminer un changement dans la langue. Supposons que, pour une raison ou l'autre, l'ouïe des Français perde beaucoup de sa finesse : aussitôt les demi-teintes de la prononciation s'effaceront, et la langue, devenue plus pleine, plus ronde et plus sonore, acquerra cet éclat dur qui lui fait heureusement défaut.

Je prendrai une hypothèse plus typique. D'après le principe formulé par Darmesteter et que j'ai cité, si, par exemple, un enfant dit *mourin* au lieu de moulin (ce défaut de prononciation n'est pas rare), il peut arriver que cette déviation phonétique se généralise et devienne un « fait de langue ». L'opinion, je le répète, n'est point soutenable. Mais supposons qu'un jour une cause *générale* quelconque détermine une maladie du palais chez *tous les enfants* en France, que des boutons y poussent qui empêchent d'y

appuyer la pointe de la langue pour articuler une *L*, ces enfants prononceront forcément mou-rin, rambris, animar, etc. ; et le pli étant pris par plusieurs années d'usage, il arrivera que *L* sera devenu l'équivalent phonétique de *R*. Si le cas s'était présenté dans la période de formation littéraire de la langue, on eût complètement rejeté de l'écriture l'*L* devenue inutile ; aujourd'hui, après quatre siècles d'imprimerie, trois siècles de littérature classique et plus de cent ans de traditions orthographiques, la langue a pris un aspect trop fixe pour qu'un tel changement fût possible ; on continuerait donc, le cas échéant, à écrire la lettre sans la prononcer. *L* serait alors à *R*, ce que *th* est à *t* dans le français moderne : un simple symbole.

Il arrive parfois que la modification de la langue a une autre cause : l'arrivée d'étrangers dans le pays. Toutefois, cette cause n'est pas indépendante de la première ; elle n'en est au fond que le corollaire : car les étrangers, avec leurs organes vocaux prédisposés à une autre phonétique, ne font en somme, par leur présence dans un pays, qu'introduire une perturbation physiologique dans la race.

La variation d'une langue par la voie des étrangers est attestée par une foule de faits intéressants. Tout le monde sait l'influence des Normands sur l'anglais, influence phonétique d'abord, influence grammaticale et lexicale aussi, et surtout influence sur la manière de conduire les idées. Les Normands n'arrivaient pas toujours à comprendre certaines formes de la grammaire ou de la syntaxe : alors, ils passaient outre, et forgeaient des formes et des règles nouvelles, plus régulières, ou plus analogues à la langue natale des conquérants.

Mais l'irruption des étrangers à la manière des Normands en Angleterre est un fait plutôt rare; les étrangers, d'ordinaire, immigrent pacifiquement, soit en individus isolés, soit par petits groupes. Néanmoins, même dans ce cas, et tout en se laissant absorber par la langue du milieu nouveau où ils ont pénétré, les étrangers ne laissent pas d'exercer à leur tour sur elle quelque influence, par l'introduction de nouvelles attitudes d'esprit. Un pays entièrement fermé aux étrangers, et qui resterait dans les mêmes conditions de climat et de température, conserverait des idées presque immuables et, parallèlement,

une langue dont le déplacement serait presque nul. L'élément étranger apparaît ainsi comme le levain nécessaire à toute évolution mentale ; et c'est même là l'unique utilité des étrangers, qui deviennent de la sorte de précieux germes de vitalité pour le pays qui les reçoit, lorsqu'ils ne sont toutefois ni assez nombreux pour submerger la race, ni assez indiscrets pour en bousculer les traditions.

Telles sont donc les causes générales de la variation soit entre les langues, soit entre une langue telle qu'elle est et telle qu'elle devient. Mais ici une autre question se pose : dans quelles conditions a lieu ce passage d'un état à un autre ?

« A quelque moment que ce soit de son existence, une langue, dit Darmesteter, est dans un état d'équilibre plus ou moins durable, entre deux forces opposées qui tendent : l'une, la force conservatrice, à la maintenir dans son état actuel ; l'autre, la force révolutionnaire, à la pousser dans de nouvelles directions (1). » Je goûte beaucoup cette observation. Je déplore seu-

(1) *La vie des mots*, p.

lement la « force conservatrice » et la « force révolutionnaire » ; malgré moi, je songe à l'éternelle « réaction » en lutte avec l'infatigable et à jamais indépassable parti « avancé ».

En réalité, la lutte est entre les dépositaires naturels de la langue, d'une part, et de l'autre, les étrangers ou, ce qui revient à peu près au même, ceux du pays qui se sont imprégnés de langues étrangères : ce dernier cas s'est présenté en France au xvi^e siècle, quand les écrivains nourris de lettres grecques et latines, et même italiennes, essayaient de transformer le français naturel.

Ou bien, la lutte linguistique est simplement entre l'état actuel de la race et un agent physique dont l'action se fait sentir, soit sur le cerveau soit sur les organes vocaux. Mais alors la transformation a lieu dans des conditions si naturelles et si irrésistibles, qu'il y a eu, en fait, non lutte mais simplement comparaison : conscience de l'état présent de la langue, souvenir de l'état passé.

VI.

Pour étudier plus à fond la question, nous allons la renverser : nous avons vu l'influence des étrangers sur le peuple chez lequel ils immigrent, mais quelle est l'influence que ce peuple exerce à son tour sur eux ? Isolés, les étrangers finissent nécessairement par être absorbés : mais dans quelles conditions mentales a lieu cette absorption ?

Dans les premiers temps, l'étranger s'efforce de se faire un vocabulaire : il lui arrive de mêler les mots de la langue, nouvelle pour lui, avec ceux de sa langue natale. La même confusion a lieu pour les règles grammaticales. Puis, vocabulaire et grammaire étant définitivement acquis, l'étranger aura à se pénétrer des idiotismes : il lui arrive encore d'en transposer maladroitement. Enfin, habitué à de certains groupements de mots, à de certaines manières de présenter, de lier, de laisser et de reprendre les idées, il est parvenu à parler et à écrire en apparence comme les gens du pays.

Alors, si, par exemple, la langue dont il s'agit est le français, on se demande : « Cet étranger *pense-t-il* en français ? »

Pour tous ceux qui ont eu l'occasion d'apprendre plusieurs langues, la question est à vrai dire oiseuse. Les érudits de la Renaissance pensaient en latin ; Henri Estienne pensait en quatre langues. Pour prendre des exemples contemporains, n'y a-t-il pas, aujourd'hui, des milliers d'étrangers qui pensent en français ? Le cas n'est pas rare d'individus qui, sortis enfants de leur pays, perdent le pouvoir de penser et même de parler en leur langue naturelle. Schopenhauer a passé par cette expérience et, sans doute, beaucoup d'autres avant lui et après lui. La question de savoir si l'on peut penser en langue étrangère, question dont quelques penseurs semblent avoir fait grand cas, n'a pu être posée que par des monoglottes à qui l'expérimentation linguistique était impossible. Non seulement on peut penser en deux langues, la sienne et une autre, mais aussi bien en plusieurs langues étrangères : on devra seulement, afin de s'éviter un certain malaise cérébral, ne point passer trop brusquement d'une langue à une autre, se placer, par une

lecture, dans l'atmosphère de la langue qu'on va parler, et se maintenir habituellement dans l'atmosphère de celle qu'on préfère écrire.

Mais cette question puérile et oiseuse : « Pense-t-il en français ? » prend tout d'un coup une importance considérable si, amendée, elle est posée sous une nouvelle forme : « Pense-t-il en français *de la même manière* que les Français ? »

Or, c'est mon opinion qu'il est impossible à un étranger de penser à la manière française. Il y a des habitudes de sentir, d'analyser, de grouper, dont le Français hérite et que l'étranger le plus fin ne saurait qu'imiter. En outre, l'étranger a appris un à un les mots que le Français a apportés avec soi en naissant. En effet, les mots, en tant que sons, affectent le cerveau d'une certaine manière, probablement par des vibrations qui modifient la surface cérébrale (1) ; et ces modifications, qui sont assez durables pour nous permettre de nous rappeler, en tout temps, tels mots qui nous plaisent, par quel miracle ne seraient-elles

(1) Les deux principales théories sur la mémoire sont celle des *empreintes cérébrales* et celle des *vibrations*. Peut-être la vérité est dans la synthèse des deux théories. Mais, en tout cas, il reste que le cerveau est influencé d'une certaine manière et que cette influence persiste ou disparaît suivant sa force.

point transmises aux descendants ? Il est vrai qu'il s'agit ici, comme dans tous les phénomènes de psychologie d'ailleurs, de simples probabilités ; de probabilités très fortes, sans doute, et qui sont assez voisines de la certitude pour suffire à persuader ceux qui n'ont point de parti pris, mais qui, aussi, par leur nature même, en sont assez éloignées cependant pour autoriser la négation. Seulement, si l'on nie, il faut nier en bloc toute hérédité psychologique ; car, du moment qu'on admet l'hérédité de tels phénomènes qui affectent *accidentellement* le cerveau, par quel miracle, je le répète, les mots qui, eux, l'affectent *habituellement*, et par centaines de fois chaque jour, seraient-ils les seuls à ne pas se transmettre ?

Ce qui fait hésiter à admettre la transmissibilité du vocabulaire usuel d'une langue par voie d'hérédité cérébrale, c'est le nombre trop grand de combinaisons sonores à emmagasiner dans un espace si minuscule. Mais nous sommes là dupes d'une illusion : car, si le cerveau est petit relativement à l'idée que nous avons de l'espace, il ne s'ensuit pas qu'il soit petit relativement à ses fonctions propres. Il existe, en Arabie, des indivi-

plus qu'on pourrait appeler des calligraphes-miniaturistes et qui ont la spécialité de transcrire sur un coquillage ou sur l'ongle du pouce des poèmes entiers, qui plus est de façon nette et lisible ; et, sans doute, le cerveau de l'homme, qui reçoit, retient et transmet tant de faits, est ainsi disposé qu'il peut emmagasiner sans les confondre des milliers de sons compliqués, lesquels occupent bien un peu d'espace selon un prodigieux microscope, mais n'en tiennent point selon notre vue et notre habitude du monde extérieur.

Pourquoi les langues ne seraient-elles pas héréditaires, quand tel oiseau, un rossignol par exemple, né en cage et loin de ses semblables, reproduit, sans l'avoir entendue, la mélodie compliquée que chantaient ses ancêtres ?

Il est une autre illusion, assez grossière celle-là, dont nous sommes dupes : c'est de croire, en assistant au développement de l'intelligence d'un enfant et à ses laborieux efforts pour parler sa langue, qu'il l'a véritablement apprise. On l'a aidé, sans doute, mais c'est à répéter une langue pour laquelle il était prédisposé et dont il n'avait en quelque sorte qu'à se ressouvenir. On s'est

borné, en somme, à faire aller la manivelle d'un orgue de Barbarie : le rouleau pointillé de notes était à l'intérieur, et n'attendait que d'être mis en mouvement. Aussi, quoi qu'on en puisse croire, un enfant étranger, même familiarisé dès le berceau avec une langue, ne saurait l'avoir apprise de la même manière qu'un enfant du pays : le premier, en effet, aura procédé surtout par dénombrement, le second surtout par intuition. L'intuition, ici, c'est la mémoire qui agit à l'insu du sujet.

Les Grecs de Césarée, en Asie Mineure, ont conservé une tradition curieuse : ils prétendent qu'un prince turc qui régnait « en ce temps-là », afin d'extirper l'usage du grec dans cette province, fit couper la langue à tous les habitants. Et effectivement, la génération suivante, élevée au milieu d'un peuple de muets, n'apprit à parler que le turc. Ce qui donne à la tradition des Grecs de Césarée une apparence de fondement, c'est que le turc qu'ils parlent encore aujourd'hui est, dit-on, quelque peu différent de celui des Turcs mêmes et non exempt de certains hellénismes transposés, une transposition toute *d'instinct*, et d'autant plus significative. Je

regrette d'avoir à ajouter que je n'ai pas eu l'occasion de contrôler le fait. Je ne le donne donc qu'à titre de curiosité et parce que je le sais inédit.

Mais que dira-t-on du fameux sourd-muet de Chartres ? « Un jeune homme, fils d'un artisan, sourd et muet de naissance, commença tout d'un coup à parler, au grand étonnement de toute la ville. On sut de lui que quelques trois ou quatre mois auparavant, il avoit entendu le son des cloches, et avoit été extrêmement surpris de cette sensation nouvelle et inconnue. Ensuite il lui étoit sorti comme une espèce d'eau de l'oreille gauche, et il avoit entendu parfaitement des deux oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois à écouter sans rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas les paroles qu'il entendoit, et s'affermissant dans la prononciation et dans les idées attachées aux mots. Enfin il se crut en état de rompre le silence, et il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement (1). » Croit-on que ce sourd-muet en serait venu là en si peu de temps, si son cerveau n'avait déjà contenu en quelque sorte

(1) *Hist. de l'Académie des Sciences*, 1703, p. 19. — Cit. par La Mettrie dans son *Traité de l'âme*, ch. xv.

les clichés de la langue ? Un homme qui arrive à l'âge viril sans même soupçonner l'existence du bruit, encore moins celle de la parole et des langues, ces bruits organisés, et qui entre brusquement dans le monde merveilleux des sons, un tel homme aurait besoin de quelques années pour revenir de sa stupeur si l'hérédité ne le prédisposait à une rapide intelligence de sa nouvelle situation et à en tirer immédiatement parti.

Il est arrivé récemment en Angleterre un fait intéressant, sur quoi j'invite les philosophes et les linguistes à méditer un instant. Un jeune Anglais appartenant à une famille d'origine française a perdu tout à coup, au mois de novembre dernier, l'usage de la langue anglaise et s'est mis, à la surprise générale, à parler français. Plusieurs journaux ont rapporté cet événement remarquable ; je citerai ce qu'en a dit l'une des revues hebdomadaires les plus répandues de Londres (1) : « Harold Bourgneay (c'est le nom de l'enfant), qui vit avec ses parents à Willesden, a perdu, à la suite d'une chute grave, complètement la mémoire et le pouvoir de parler pendant

(1) *The Free Lance*, numéro du 28 novembre 1903, p. 212, col. 2.

plus d'un mois, et durant cette période, il n'a montré qu'une animation médiocre et ne semble même pas avoir reconnu clairement ses parents. Voici à peu près une semaine qu'il a soudain recouvré sa vitalité et la parole ; mais la caractéristique merveilleuse du changement est que l'enfant s'est mis à ne plus parler qu'en français. Son grand-père paternel était un Français, mais le père est né en Angleterre et a oublié ce qu'il savait de français dans sa jeunesse. La mère est une Anglaise, et ne comprend pas un mot de français. Une autre circonstance curieuse est que l'enfant est maintenant aussi incapable de converser en anglais avec ses parents, que ceux-ci de lui parler en français. »

Que s'est-il donc passé? Tout simplement ceci : chez le jeune Harold, comme chez tous ceux qui parlent une langue récente dans l'histoire de leur famille, la langue acquise se superposait à la langue héritée ; une chute grave a lieu, et, par suite d'une perturbation cérébrale dont l'état actuel de nos connaissances en psychologie ne nous permet de pénétrer ni la nature ni le mécanisme, la langue française, vieux trésor de famille enfoui au fond de la mémoire et ignoré,

monte à la surface, tandis que la langue anglaise coule à pic.

Je rappellerai d'ailleurs que le Rituel Romain considère comme marques de la véritable possession diabolique trois « manifestations de pouvoir surnaturel », dont l'une est « l'intelligence des langues qu'on n'a point apprises ». Or, les enseignements de l'Église, dégagés de leur atmosphère métaphysique, sont très instructifs. Ils représentent, en effet, souvent, plusieurs siècles d'expérience et, comme tels, ont le mérite de constater des faits. C'est parce que le cas s'est présenté d'individus qui, comme Harold Bourgneay, ont parlé tout d'un coup des langues qu'ils n'avaient point apprises, que l'Église a décrété une explication. Bonne ou mauvaise, peu importe : mais on ne cherche pas à expliquer ce qui n'est jamais advenu.

Pour reprendre maintenant ce que je disais au début de ce chapitre, je ferai remarquer que le jeune Harold *pensait en anglais*, mais qu'il pensait en anglais à *la manière française*. Son cerveau n'était pas assez libre de matière linguistique antérieure pour s'adapter tout entier et définitivement au génie de la race et de la langue

anglaises. Et son cas, pour s'être seul affirmé avec une évidence victorieuse, n'en est pas moins celui de tous les individus qui font usage d'une langue étrangère ou acquise par des ascendants trop récents. Ils parleront, ils écriront avec une aisance égale à celle de l'indigène ; mais cette aisance chez eux est factice, elle est à la merci d'une tempête cérébrale, tant que la langue nouvelle n'aura pas pris une vigoureuse prépondérance sur l'ancienne.

VII.

Dans quelles conditions a lieu cette utte mystérieuse de deux langues, dont les champs de bataille sont le cerveau de l'homme ? Les faits psychologiques de la nature de celui-là échappent malheureusement à toute investigation, mais nous pouvons dégager des observations qui précèdent une loi intéressante, qui est que *plus il y a d'affinité entre la tournure d'esprit d'un individu et le génie de la race dont il veut s'assimiler la langue, plus rapide est le passage de l'état linguistique factice à l'état naturel*. On pourrait prendre comme exemples typiques, confirmatifs de cette loi, Grimm, l'encyclopédiste, et le baron d'Holbach ; Grimm, si prédisposé par la tournure primesautière, curieuse et incisive de son esprit, à s'adapter au génie français et qui apparaît, en effet, le plus français de tous les écrivains étrangers « fransquillonnants » (1) ; et le baron d'Hol-

(1) J'emprunte ce mot aux Flamands, qui l'appliquent à ceux des leurs enclins à l'usage exclusif du français. Le mot a d'ailleurs en Flandre une acception légèrement railleuse que je ne lui

bach, qui, venu tout jeune en France, n'a su néanmoins éviter de mettre dans son style la lourdeur caractéristique de son origine : quoi qu'il dise, d'Holbach semble le dire avec un fort accent tudesque.

Je goûte beaucoup la finesse profonde d'une remarque de Thomas de Quincey. « Je soutiens absolument, écrit-il, que la faculté de donner aux idées un vêtement grec est du ressort de la sensibilité naturelle, et qu'elle est presque sans rapport avec l'étendue ou la précision grammaticale que possède celui qui écrit le grec (1). » Mais l'observation n'est féconde que si l'on en étend le champ. C'est à toutes les langues qu'il faut l'appliquer. Celui-là seul parvient à jouir de la pleine possession d'une langue étrangère, dont la sensibilité est assez souple pour s'adapter au génie de cette langue, et l'adaptation est d'autant plus rapide que des affinités la rendaient plus naturelle. Quelle est donc l'importance technique d'une langue ? Nulle. Simple épouvantail

conserve point ici. Je le préfère de beaucoup, parce qu'il est de formation populaire, à cette circonlocution, également d'origine belge : « Écrivains étrangers d'expression française ».

(1) *Confessions d'un mangeur d'opium*, p. 76 de la trad. V. Descreux, 2^e éd.

d'enfants. George Borrow, cet écrivain que j'ai déjà cité et qui est bien l'une des personnalités les plus curieuses de la littérature anglaise, se faisait fort d'apprendre n'importe quelle langue en deux semaines, et cette prétention, il l'a justifiée dans les limites techniques de maintes langues. Le philologue anglais Henry Sweet, dans son traité sur *l'Étude pratique des langues*, admet que six mois suffisent (tout le monde n'est pas doué comme George Borrow) pour se rendre maître d'une langue au point de lire n'importe quel texte avec l'aide du lexique. Mais il ajoute que là commencent les véritables difficultés, et il prône ce qu'il appelle la « méthode intuitive », en faveur de laquelle il ne donne aucune explication scientifique, mais qui n'en est pas moins un symptôme intéressant chez un professeur. Il constate que « souvent, c'est un obstacle sérieux à la possession d'une langue que d'être rigoureusement logique et minutieusement analytique (1) ». Voilà qui est remarquable ; car si un professeur, qui est le pilier naturel des règles, leur retire son appui, c'est qu'on commence enfin

(1) *The practical study of Languages*, par HENRY SWEET. Londres, 1899, Dent, éd., p. 69.

à comprendre qu'elles ne sont pas tout et que, par delà leur froide clarté, il y a un monde obscur de phénomènes où la raison ne saurait pénétrer de ce pas ferme et administratif cher aux grammairiens, mais seulement avec des hésitations et par de laborieux tâtonnements. Pourquoi ? M. Henry Sweet ne le dit pas, mais c'est parce que la langue est un phénomène de race et, comme tel, purement subjectif : pour en apprendre une, il faut essayer de se faire un cerveau sur le patron du peuple qui la parle. Continuant ses intéressantes constatations, le professeur Sweet observe que « les étrangers offrent souvent le curieux spectacle d'un langage construit sur des principes strictement grammaticaux, mais qui contient à peine une seule phrase purement anglaise (1) ». Et, à l'appui de cette remarque, il cite un passage de l'éminent orientaliste français, Terrien de la Couperie qui, chargé d'une chaire de chinois à l'université de Londres, après un long séjour en Angleterre, a écrit la plupart de ses livres en anglais, mais en un anglais qui n'est que du français grammaticalement transposé (2).

(1) *ib.*, p. 72.

(2) On trouvera, à la suite de cet essai, le passage en question de Terrien de la Couperie. Voir *Appendice II*.

C'est qu'il ne suffit pas d'apprendre une langue — j'aboutis toujours à cette conclusion — il faut s'adapter à son génie : et l'adaption n'est possible que dans la mesure où la langue qui affecte ataviquement le cerveau s'efface sous l'impression de la langue nouvelle. Tant que la prédisposition à penser suivant le génie de l'ancienne langue n'a pas disparu, l'usage qu'on fait de la nouvelle langue a quelque chose de factice.

Aussi, je ne connais point de terme juridique plus profond et plus juste que celui de *naturalisation*. Il semble signifier qu'un étranger ne sera admis dans la race qu'autant qu'on le présume devenu *naturel*, aussi naturel que les gens du pays. Je remarquerai, en passant, combien il est regrettable qu'on réserve aux seuls sauvages le nom si beau et si parfait de *naturels*, qui est l'unique expression psychologique pour désigner proprement les individus de toute race en tant qu'opposés aux étrangers, qu'on devrait appeler des *artificiels*.

Certes, les anciens Hindous avaient profondément raison de donner à leur langue un nom tiré de *prakriti*, qui signifie *nature*, par opposition soit à la langue factice et pédante des Brahmanes, soit à toutes les langues étrangères en général.

VIII.

J'ai essayé, dans les chapitres précédents, de montrer comment les étrangers, pris isolément ou par petits groupes, se laissent modifier peu à peu le cerveau, pétrir la physionomie mentale, par l'instrument de la langue, conformément au génie de la race qui les reçoit.

Mais il est arrivé dans le passé que des races entières, ou des parties compactes de diverses races, se sont trouvées en contact et ont fini par fusionner : par quels " processus " a pu s'opérer une telle fusion ? L'une des races a réussi à imposer aux autres sa physionomie linguistique, non sans recevoir à son tour quelques-uns des traits des physionomies disparues, et de la sorte une unité s'est établie, factice d'abord, mais par la suite naturalisée, forte et définitive. C'est ainsi, par exemple, que la race française, tout en ne formant pas une *race* dans le sens anthropologique du mot, n'en forme pas moins une *race* homogène et caractérisée dans le sens psychologique et linguistique. L'un quelconque des éléments

qui la composaient à l'origine a fait boule de neige, attirant autour de lui les autres éléments et leur imposant sa forme générale. Lorsqu'un écrivain ou un psychologue parle de la « race » française, il n'ignore point, j'imagine, que cette race, prétendue une et latine, n'est, au point de vue de la structure corporelle, qu'un vaste amalgame de variétés humaines nombreuses et enchevêtrées, renfermant des éléments aussi dissemblables que le type des grands blonds à tête longue, venus du nord à une date relativement récente, et le type dit de Neanderthal, qui date de l'époque quaternaire et qui comprend des hommes petits à tête plate, à front fuyant, à arcades sourcilières en saillie anormale. Néanmoins, cet écrivain a raison de parler d'une « race » française et latine, il affirme une indéniable vérité dans le domaine de la psychologie des peuples, ce domaine dont la clef est dans la philosophie linguistique. Et ce sont les contradicteurs de cette thèse qui ont tort de croire avec simplicité que les mots ont une valeur invariable et que celui de *race* est pris nécessairement et partout dans l'acception qu'il a en anthropologie.

J'ai parlé jusqu'ici de la langue dans ses relations avec ceux qui l'ont créée, et dans ses relations avec les étrangers qui l'apprennent ou l'adoptent. Je suis tout naturellement amené à parler maintenant des rapports de langue à langue. Je soumettrai donc dans les chapitres suivants quelques aperçus sur la traduction.

IX.

Le cadre étroit de cet essai ne me permet point de retracer l'historique de la traduction, comme j'eusse tenu à le tenter. Je vais donc droit au fait et j'observe qu'il n'existe encore aucune *théorie générale* de la traduction. Aucun principe fondamental ne guide les traducteurs; mais, de la tendance des meilleurs d'entre eux, semble ressortir vaguement la prétention de rendre la *saveur* du texte. La prétention est excellente. Nous allons voir jusqu'à quel point elle est réalisable, et comment on la réalise.

Voici quel devrait être, à mon avis, le point de départ d'une théorie de la traduction :

Un livre fait sur le lecteur une certaine impression. Le traducteur doit donc se proposer, en écrivant le même livre en une autre langue, de produire sur la sensibilité du lecteur étranger un effet analogue, sinon identique, à celui éprouvé par le lecteur du texte original. Le traducteur est donc présumé, en théorie, d'une part si acclimaté dans la langue du texte qu'il en perçoit les

nuances les moins perceptibles ; et, d'autre part, si acclimaté dans la langue de la traduction qu'il est à même d'y transposer entièrement tout ce qu'il a senti.

Or, comme j'ai essayé de le montrer, cette coexistence de deux états linguistiques dans la même personne n'est pas possible. On est acclimaté dans une langue et on croit l'être, par surcroît, dans une autre où l'on ne vit en réalité qu'une vie factice et incomplète. En pratique, voici ce qui se passe : ou le traducteur possède mieux la langue du texte original, et alors il en sent bien toutes les nuances, seulement il les transpose d'une manière qui *dans son intention* est destinée à faire sur les lecteurs la même impression que le texte original a faite sur lui-même, mais *en fait* cette impression n'est pas produite ; ou bien, le traducteur possède à fond la langue de la traduction et la manie en maître, prêt à lui faire dire tout ce qu'il sent, mais en fait il sent mal le texte tout en croyant le bien sentir.

Passons aux détails. S'il s'agit, par exemple, d'un livre anglais, et que le traducteur tombe sur le mot *anxious* : par quel mot français le rendra-t-il ? Très probablement par *anxieux*. Or,

le mot *anxious* a beaucoup moins d'intensité qu'*anxieux*, et l'expression équivalente en français sera plutôt *inquiet*, souvent même *désireux*, *qui souhaite*. Il y a ainsi, comme *anxious-anxieux*, des milliers de mots qui ont l'air de se valoir de langue à langue et qui, traduits l'un par l'autre, ne rendent la nuance de l'auteur que par de grossières approximations.

Il y a un genre d'erreurs de traduction plus curieuses. Par exemple, l'expression *chinese methods* sera rendue presque toujours par *méthodes chinoises*. Or, *chinese methods* sonne à l'oreille d'un Anglais de la même manière que *procédés chinois* à l'oreille d'un Français : c'est un accouplement de mots convenu et courant. Mais *méthodes chinoises* est en français une expression d'allure neuve et quelque peu recherchée, et, traduire de la sorte, c'est prêter à l'écriture de l'auteur un cachet de distinction qu'elle n'a point. C'est, en somme, un véritable piège tendu, de bonne foi d'ailleurs, au jugement du lecteur. C'est « rendre la saveur du texte » affirmeront les intéressés : il y a bien là quelque saveur, je l'avoue, mais elle est moins dans le texte que dans la simplicité du traducteur.

Parfois, l'auteur a donné à son livre un titre expressif et joli ; c'est une porte décorée avec un goût sobre et sûr, et qui sourit aux invités, aux lecteurs. Le traducteur, lui, la renverse gaillardement d'un coup d'épaulé. Ainsi, le titre si touchant et si synthétique d'un chef-d'œuvre allemand, *Les souffrances du jeune Werther*, est devenu en français *Werther*, tout court (1). On ne dit pas ce que Goethe a pensé de cette correction impertinente et maladroite, mais j'imagine bien ce que les véritables lettrés en doivent penser : ils se disent, sans doute, qu'il est préférable d'ignorer un-chef d'œuvre plutôt que de le voir à travers des traductions qui étalent, dès la première page, une si singulière absence de scrupules littéraires.

Il peut arriver qu'un livre renferme quelque grosse faute de langue. Je ne parle ni des « coquilles » typographiques, ni de ces erreurs accidentelles où la distraction de l'écrivain apparaît avec évidence. Mais l'auteur d'un livre peut

(1) Si le mot *passion* avait conservé dans le langage courant le sens qu'on lui assigne encore dans l'expression *la Passion de Jésus-Christ*, alors le titre du livre de Goethe aurait trouvé un merveilleux équivalent dans « la passion du jeune Werther ».

donner avec persistance, et en quelque sorte systématiquement, dans une expression défectueuse qui créera sans doute un certain malaise dans la sensibilité du lecteur cultivé. Ce malaise doit alors se faire sentir dans la traduction. Un traducteur n'a pas le droit de corriger. Supposons qu'il s'agisse d'un texte français et qu'une incorrection telle que " mettre *en* exécution " y soit répétée une dizaine de fois. Le traducteur devra faire choix d'une incorrection analogue et la répéter autant de fois dans la traduction en langue étrangère. Mais " mettre *en* exécution " n'est pas une faute ordinaire ; elle a ceci de remarquable qu'elle semble s'être formée par analogie avec l'expression " mettre *en* œuvre ". Il faudra donc faire choix, dans la langue de la traduction, d'une faute quelconque, mais qui soit de nature à suggérer un mécanisme analogique comparable à celui qui a déterminé l'incorrection du texte.

J'ai à peine besoin de dire qu'un néologisme qui, par sa nouveauté, sa bizarrerie ou sa violence, heurte l'attention du lecteur, ne saurait être rendu par un mot courant. Carlyle s'élève dans *Past and Present* contre ce qu'il appelle le

donothingism et le *saynothingism* des hommes de notre temps : sans aucun doute, il faut traduire ces mots par *fairériénisme* et *dirériénisme* (1). Ces néologismes seraient-ils trop baroques ? A coup sûr ils le sont, mais ils le sont tout autant dans la langue du texte, et le traducteur, en les forgeant, n'aura qu'à les mettre sur le compte de l'auteur.

Une question plus délicate et plus compliquée est celle des archaïsmes. Il est certain qu'un auteur, en pimentant son texte de quelques expressions désuètes, a entendu affecter d'une certaine manière la sensibilité du lecteur. Il faut à tout prix que le lecteur de la traduction ne soit pas privé de la sensation insolite donnée par l'archaïsme. Vraiment, quel nom réserver à l'homme assez peu lettré et délicat pour remplacer les expressions vieilles d'un texte, tout imprégnées du parfum des choses disparues, par des mots luisants de modernité ? M. de Gourmont a excellemment appelé la traduction une « transposition ». Or, songez, par exemple, à une vieille romance écrite en *mode mineur ancien*

(1) A moins que *fainéantisme* et *ditnéantisme* ne soient préférables, ce que je suis disposé à croire.

pour un certain instrument de musique, et qu'un " arrangeur " transposerait, pour un autre instrument, en *ut majeur*. Serait-ce là une transposition ? Je serais plutôt porté à y voir une manière de crime. Non, les archaïsmes doivent être rendus par des archaïsmes, et ce principe élémentaire de toute traduction est si souvent violé, que j'ai maintes fois regretté l'absence d'une critique des livres traduits, car on les juge bien comme livres, mais il n'est jamais question de les critiquer en tant que traductions. Les livres traduits devraient en réalité être soumis à deux critiques distinctes : l'une portant sur l'œuvre du traducteur, l'autre sur l'œuvre de l'écrivain original. La première critique est de beaucoup la plus importante, car, avant de porter un jugement sur un livre traduit, il importe de savoir jusqu'à quel point il reflète la manière de l'auteur. Une telle critique contribuerait à maintenir la sincérité dans la république des lettres. Seulement, pour introduire une coutume si heureuse et si nécessaire, il faudrait d'abord qu'on finît par comprendre que les mots de deux langues données, s'ils sont équivalents dans le dictionnaire, ne le sont point dans l'esprit des deux peuples qui en font usage.

Mais je ne veux pas anticiper sur mes conclusions et je reviens aux archaïsmes. Il faut en distinguer plusieurs sortes. Je viens de parler du véritable archaïsme. Il en est un autre : c'est l'archaïsme qui, repris par plusieurs écrivains à la fois, n'est plus qu'à demi-désuet et tend à rentrer définitivement dans la langue vivante. Il y a aussi l'archaïsme *allure mousquetaire du roi*, si j'ose dire, et qui, employé par les conteurs gais, donne au récit une couleur un peu vulgaire et facile. Cet archaïsme faux et convenu ne saurait être confondu avec l'archaïsme véritable qui, introduit avec discrétion et à-propos, et seulement dans decertaines occasions, modifie le ton par sa teinte spéciale et rare. Le traducteur doit et peut trouver le moyen de faire sentir au lecteur étranger chacun de ces archaïsmes.

Il y a enfin l'archaïsme ecclésiastique, employé soit par piété, soit par ironie. « The Lord *hath* delivered him into my hands (1) », disait tout bas à ses amis Thomas Huxley, tandis qu'il se levait pour répondre à un discours véhément que l'évê-

(1) *Pioneers of Evolution*, par EDWARD CLODD. Nouv. éd., Londres, 1902, part. I V, 3.

que Wilberforce venait de prononcer contre la théorie de l'évolution, dans une conférence contradictoire fameuse tenue en 1860 à Oxford. *Hath* est un archaïsme conservé dans le style ecclésiastique des pays de langue anglaise. Le traducteur pourra tourner la phrase de telle sorte qu'il puisse employer le français *avait*. Alors l'archaïsme serait rendu. Seulement, l'intention ironique de Huxley, qui a usé là de *hath* à la manière d'un homme « avancé » qui, en France, parle aux « réactionnaires » de leur *roy* avec i-grec, l'intention de Huxley échapperait au lecteur de la traduction. Au lieu donc de remplacer *hath* par *avait*, il faudrait ici arranger la phrase de manière à y faire entrer la répétition biblique *et... et*, qui seule est de nature à créer dans le lecteur français l'état d'esprit voulu. Pour obtenir ce résultat nécessaire, le traducteur ne doit reculer devant aucune modification, même s'il se voit obligé d'ajouter au texte un paragraphe tout entier de son cru afin d'amener l'effet désiré. En un mot, et c'est à quoi je finis par arriver encore une fois, le premier, le seul devoir du traducteur est d'avoir une érudition et une sensibilité telles qu'il puisse voir et sentir

toutes les subtilités et toutes les nuances, voir et sentir ni au delà ni en deçà de l'intention de l'auteur, et écrire la traduction de façon à agir sur le cerveau et les nerfs du lecteur dans la même mesure.

Mais ici une question délicate peut se poser devant le traducteur : s'il avait à traduire un ouvrage vieilli, par exemple une tragédie de Shakespeare, de quelle langue ferait-il choix pour la traduction ? de la langue contemporaine de Shakespaere ou de celle contemporaine de la traduction ? En faveur de la langue moderne, on peut faire valoir cette raison, que la langue de Shakespeare n'avait rien d'archaïque pour les contemporains du poète ; elle faisait, *comme langue*, le même effet sur les spectateurs d'alors, qu'une pièce dramatique écrite par un auteur contemporain fait sur nous. En donnant la traduction en langue moderne, on placerait donc les spectateurs dans un état linguistique équivalent à celui des spectateurs mêmes pour lesquels Shakespeare avait écrit.

Toutefois, l'argument que je viens de proposer me semble spécieux. Car toute œuvre en réalité n'a d'existence propre que dans la minute précise

où elle fut écrite. Seul un artifice typographique nous en conserve le souvenir. Mais elle demeure en dehors de nous. C'est une fenêtre ouverte sur le passé et, en soulevant le rideau, nous sommes prévenus qu'elle donne sur un monde qui n'est plus : nous ne devons donc pas nous attendre à un spectacle linguistique qui nous soit coutumier. A vrai dire, la question doit se poser ainsi : Il s'agit de traduire une tragédie de Shakespeare ; or, quel est l'état d'esprit d'un Anglais d'aujourd'hui qui écoute cette tragédie ? c'est le même état qu'il faut créer dans l'auditeur français. L'Anglais qui lit ou qui se rend au théâtre pour écouter une tragédie de Shakespeare, s'attend à un langage vieilli. Il n'y a pas de raison sérieuse pour fabriquer à l'usage des Français une pièce où Shakespeare serait censé écrire comme un sombre feuilletoniste de l'an 1904. C'est donc la langue de Montchrestien et de Robert Garnier qui sied à une véritable traduction française des œuvres de Shakespeare.

Une difficulté qui, parfois, embarrasse le traducteur, c'est l'impossibilité de trouver des équivalents à certains mots spéciaux à la langue du texte. « Que faire en cet état ? dit l'aimable

Brillat-Savarin, plus connu comme gourmet que comme linguiste, et qui, pourtant, n'excellait pas moins en fait de langues qu'en matière de gastronomie. Emprunter ou voler. Je fais l'un et l'autre, parce que ces emprunts ne sont pas sujets à restitution, et que le vol de mots n'est pas puni par le code pénal. On aura une idée de mon audace, quand on saura que j'appelle *volante* (de l'espagnol) tout homme que j'envoie faire une commission, et que j'étais déterminé à franciser le verbe anglais *to sip*, qui signifie *boire à petites reprises*, si je n'avais exhumé le mot français *siroter*, auquel on donnait à peu près la même signification (1) ».

Il faut noter que *to sip* n'est pas un mot bien particulier. Il en est de tout à fait spéciaux « à chaque langue, et qui ne peuvent pas être rendus par un seul mot d'une autre (2) », observe Locke, dont les vues en matière de langage sont souvent si suggestives et si profondes parfois. Et comme exemples, le philosophe anglais cite la *proscriptio* des Romains et *ὀστρακισμός* des Grecs. Mots

(1) *Physiologie du goût*. Préface.

(2) *An essay concerning human understanding*, par JOHN LOCKE (t. I, chap. XXII, § 6).

typiques, en effet, et que seule une laborieuse périphrase traduirait proprement. *La périphrase*: telle est souvent l'unique méthode pour traduire aussi bien ces sortes de mots que les idiotismes. Brillat-Savarin a illustré ce procédé d'un exemple excellent en traduisant l'expression anglaise *horse-laugh* par *un son prolongé qui tient à la fois du rire et du hennissement* (1).

Mais tous les traducteurs n'ont pas ce sentiment des nuances qui caractérisait Brillat-Savarin. Soit négligence, soit mauvais goût, soit pédantisme ou simplement absence de sincérité littéraire, les prétendus traducteurs *traduisent* rarement dans la véritable acception du mot. Chez les traducteurs lettrés il y a un parti pris, une sorte de manie irrésistible, à arranger et à enjoliver, en substituant aux expressions banales et courantes du texte des tournures recherchées et d'allure personnelle, à la phrase molle et relâchée une phrase musclée et nerveuse, et le style de l'auteur subit souvent, de ce fait, une transformation que je qualifierais volontiers de féérique. Les traducteurs sans culture donnent naturelle-

(1) *Physiologie du goût*. Variétés, III.

ment dans le défaut tout opposé, et malheur à l'écrivain de valeur qui tombe dans leurs mains !

Mais s'il faut se méfier des traductions de textes modernes, que faudra-t-il donc penser de celles de textes anciens ? Ici la fantaisie, la routine légale (celle de l'Université), le faux et le convenu règnent sans partage.

X.

Le grand et subtil critique qu'est M. Remy de Gourmont (1) pose une question qui renferme toute une philosophie :

“ Λευκοβραχίων voulait-il dire qui a des bras blancs ou n'était-ce plus qu'une épithète épuisée? Λευκάκανθα donnait-il une image comme *blanche épine* ou une idée neutre comme *aubépine*, qui a perdu sa valeur représentative? Nous n'en savons rien (2) ». Il y a pis. Non seulement il est impossible de savoir l'image que ces épithètes éveillaient dans l'esprit des contemporains, mais on est encore en droit de se demander si les mots des langues mortes en général, pris isolément,

(1) Dans ses livres de critique, M. de Gourmont revient souvent sur cette idée : que, les images et les métaphores s'usant avec le temps, nous ignorons la fraîcheur que tel livre du xvii^e siècle, par exemple, a pu avoir pour les contemporains. Ainsi, des fables de La Fontaine, M. de Gourmont dira qu'elles « ont dû être » charmantes. C'est là, à mon avis, une théorie admirablement féconde et qui devrait être à la base de toute critique véritable. On peut voir tout le parti que j'en ai tiré dans cet essai.

(2) *La culture des Idées*, p. 40.

ont le sens précis que nous voulons bien leur attribuer. Il ne faut pas perdre de vue que la valeur prétendue du vocabulaire des langues mortes a été établie des siècles après l'époque où elles florissaient. Les langues mortes pourraient être définies, un peu pédamment, mais non sans exactitude, *des choses en soi dont nous percevons les apparences par l'organe des érudits du moyen âge*. Les lexiques grecs sont tous basés sur les données de compilateurs byzantins ; et ces braves gens, en attribuant au vocabulaire, de textes parfois vieux de deux mille ans, le sens même qu'il avait à Byzance, ne songeaient pas que ces mots ont pu signifier autre chose à des époques aussi reculées. Or, parmi les effets de l'application du principe d'évolution aux langues, l'un des moindres n'est pas d'ébranler la valeur des lexiques de langues mortes. Si l'on veut raisonner, bien entendu ; car, matériellement, rien ne peut empêcher ceux qui vivent du pédantisme de soutenir à la fois que la signification des mots évolue et que celle de mots vieux de deux mille ans n'a point évolué.

Il est remarquable, par exemple, que les poèmes homériques, soumis à une critique rigoureuse,

donneront une traduction singulièrement différente de celle adoptée par les hellénistes de métier. Prenons le premier vers de l'Iliade,

Μῆνιν ἄειδε, θεά, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος

que l'on a coutume de traduire ainsi : « Chante, déesse, la colère d'Achille, fils de Pélée. » Il n'y a pas là un seul mot qui soit bien traduit, si toutefois on excepte *Achille*.

Μῆνις ne doit pas avoir signifié *colère*, mais *idée fixe*, ainsi qu'en témoignent les mots de la même famille : μένω *μανία*, en grec ; *maneo*, en latin, etc., qui tous expriment l'idée d'arrêt, de permanence. Enfin μῆνις s'est conservé dans le haut-albanais *meni* (1) qui a le sens de *rancune*. Colère et rancune n'ont pas la même valeur ; j'oserais même dire que les deux sentiments sont diamétralement opposés, le caractère du premier étant la brusquerie et la brièveté, le caractère du second l'opiniâtreté et la permanence. La colère d'Achille avait trop duré pour avoir été une colère ; n'en doutez pas, bons « hellénistes », c'est la *rancune* qui le rongerait.

Θεά ne saurait avoir eu dans l'esprit des anciens

(1) En bas-albanais *meri*.

la signification que *déesse* possède parmi nous. Si nous cherchons quelque lumière dans les langues co-aryennes du grec, nous trouvons tout d'abord dans la langue de l'Avesta le mot correspondant *daêva* qui désignait l'*esprit du mal* ; en persan moderne, tous les folkloristes connaissent le *dîv*, qui est un *dragon* ou une *fée malfaisante*. En sanscrit, et dans les langues aryennes de l'Inde moderne, *dêva* veut dire au contraire *esprit bien-faisant*, ou mieux *esprit de lumière*, car le nom, pris adjectivement, signifie dans le dialecte védique : *resplendissant*. D'ailleurs, *dêva* se rattache au radical *div*, c'est-à-dire *resplendir*. Si, aux suggestions de ces mots, on ajoute que les *θεοί* et les *θεοί* des anciens étaient des êtres familiers, bons ou méchants, voire fripons, accessibles à toutes les émotions de l'homme et, comme l'homme, tirés à d'innombrables exemplaires, des êtres en un mot qui n'avaient rien de l'auguste majesté attribuée au mot *Dieu*, on conviendra que *θεός* devait éveiller dans l'antiquité une image semblable, sinon identique, à celle que *fée* éveille aujourd'hui dans l'esprit des hommes crédules et des enfants.

Πηληϊάδεω devrait être traduit par *clan de Pélée*.

En effet, à en juger par la valeur isolée de la terminaison, qui désigne l'espèce ou le genre, et si l'on tient compte du contexte, *Πηληϊάδεω* n'est pas là pour désigner la paternité, mais plutôt le groupement familial primitif.

Reste le mot *ᾄειδε*, qui n'est qu'une formule de folklore, une invocation magique. On peut en entendre de semblables chez des peuples vieux-style où encore de nos jours il existe des poètes ambulants, qui parcourent les campagnes, recevant le gîte et la pitance en échange de leurs rhapsodies. Le mot a dû signifier probablement *raconter*, ou mieux *rythmer*. En tout cas, c'est une mauvaise plaisanterie que de le vouloir traduire par *chanter*, qui éveille une idée de musicalité absente du contexte. Homère ne connaissait pas les Conservatoires. Le meilleur équivalent serait peut-être *dire*, dans le sens que lui assigne la locution *dire des vers*.

Critiquée de la sorte, la première ligne de l'Iliade donnerait donc : « Fée, dis[-nous des vers sur] la rancune d'Achille, du clan de Pélée », version qui diffère singulièrement de celle imposée par les pédants.

Or, toute l'Iliade et tous les poèmes homé-

riques, tous les ouvrages de l'antiquité, se prêtent à cette méthode critique, que je crois légitime et excellente. Mais je ne prétends nullement que le spécimen de traduction que je viens de donner soit parfait. Loin de là, car ce serait affirmer la possibilité d'arriver à bien sentir les textes anciens, et je la nie au contraire. J'ai tenu simplement à prouver que la traduction qui passe pour bonne ne l'est point, et qu'une toute différente semble se rapprocher davantage du sens *probable* qu'a eu le vers de l'Iliade. Mais qui oserait parler de certitude pour un texte vieux de trois mille ans ? Lisez donc un peu les traductions que des étrangers donnent parfois de vos textes français après de longs séjours en France, et si, comme je m'y attends, vous n'en êtes point satisfaits, songez que les prétendus hellénistes, pour sincères et érudits qu'ils puissent être, ne sauraient connaître, en fait de grec, le dixième de ce que les étrangers en question savent de français. Seulement, les hellénistes ont la chance de cultiver une langue qui florissait à vingt-cinq siècles de recul dans le passé ; il est donc peu probable qu'un Athénien du temps de Périclès ressuscite pour les railler et pour rire à leurs dépens.

En vérité, la philologie comparée est arrivée à point pour détourner enfin vers elle des activités utiles qui, sans elle, se seraient immobilisées dans une érudition stérile, toute de surface et de convention.

Lorsqu'on songe à la nature volatile du sens des mots, l'on est tenté de se ranger à l'avis des commentateurs catholiques, qui ont souvent à insister sur la variabilité des valeurs du vocabulaire. Ainsi, pour ἀδελφός, qui, dans les Évangiles, est appliqué à des parents de Jésus, les commentateurs soutiennent que ce mot a signifié *cousin*. Qui donc oserait sérieusement les contredire ? N'est-il pas tout à fait possible, je dirai même probable, qu'ἀδελφός ait eu une signification plus étendue ? La valeur que nous lui attribuons est simplement celle que, plusieurs siècles après les Évangiles, devaient lui attribuer les Byzantins (1).

Comme si tant d'obstacles puissants ne don-

(1) Sur l'imprécision du sens des mots, à mesure qu'on remonte vers le passé, on trouvera quelques observations curieuses dans l'essai sur *le Langage*, de THOMAS DE QUINCEY (œuvres complètes, éd. de 1862, t. VIII). C'est là que Quincey parle de la langue en soi comme d'un *sujet d'admiration esthétique* (p. 83), un mot heureux, une idée neuve et qui aurait fait fortune si les contemporains en avaient senti la portée.

naient déjà pas nécessairement à toute traduction de texte antique un caractère de grossière approximation, les traducteurs, émerveillés des résultats obtenus, ont tenu à donner plus de précision encore à leurs essais. Ils se sont donc mis en tête de transcrire les noms propres grecs tels quels : « Zeus, Héphaistos, Akhilleus, Héraklès », etc. Décidément Pécuchet a fait école. « Pécuchet dépassa bientôt Bouvard en rigueur scientifique ! Il se serait cru déshonoré s'il avait dit Charlemagne et non Karl le Grand, Clovis au lieu de Clodowig. » Le prétexte mis en avant pour justifier ces translittérations baroques, c'est, je crois, que les Grecs n'attachaient pas à leurs dieux les mêmes attributs que les Romains aux dieux correspondants. Mais, outre que cette assertion est, dans beaucoup de cas, contestable, il reste que plusieurs siècles de culture latine ont habitué les oreilles françaises à la forme romaine des noms, et toute dérogation à cette tradition littéraire ne fait que heurter bien inutilement le lecteur. Sans doute, les Anglais n'entendent point de la même manière *God* que les Français *Dieu* : mais, dira-t-on en français *le God* chaque fois qu'il sera question des croyances anglaises ?

Prétendre traduire les *noms propres* qui, par eux-mêmes, n'emportent que les attributs dont la culture du lecteur veut bien les charger, c'est pure folie. Folie, ou peut-être..... dirai-je toute ma pensée ? mystification ; car, chaque fois qu'une science est sur le point de mourir, l'un des principaux symptômes à apparaître est la substitution de menues mystifications au témoignage de connaissances véritables. C'est parce que l'érudition en matière de langues anciennes s'en va, qu'on a songé, en France, à se donner un petit vernis vraiment par trop facile, en remplaçant les noms *traditionnels*, c'est-à-dire devenus des *faits* de langue, par des translittérations qui seraient pitoyables, si elles n'étaient absurdes. La même pensée aurait pu venir aux grands hellénistes de l'ancienne France : ils ont préféré des témoignages plus solides de leur érudition.

XI.

Dans les deux chapitres qui précèdent, j'ai parlé des conditions où la traduction se trouve placée quant aux détails. Pour ce qui est de l'ensemble, les deux phénomènes les plus importants me semblent être l'*isolement* et le *rythme*.

J'appelle *isolement* l'aspect nouveau qu'une œuvre assume, aussitôt qu'elle est déplacée de son milieu et séparée des œuvres environnantes. L'influence de l'isolement, aussi vive en littérature qu'en matière d'art, est surtout saisissante en musique. Aussi, je voudrais commencer par un exemple musical.

La moindre ariette d'autrefois, par exemple un menuet du XVIII^e siècle, suffit pour faire revivre en nous tout un monde de grâce, de légèreté ingénue et d'élégance. Et cependant, cette même musique, interprétée de la même manière, a peut-être paru banale aux contemporains. C'est qu'ils avaient entendu des centaines d'œuvres musicales affectées du même caractère, de la même tournure, du même cachet que ce menuet

qui, *isolé* parmi nous, charme notre ignorance, tandis qu'aux contemporains il apparaissait tel qu'il était : sans doute dépourvu d'originalité.

Il y a, en effet, dans toute œuvre d'art, deux éléments. Le premier est formé de l'esprit, des idées, des tendances artistiques du temps ; c'est le style de l'époque, il est dans l'air, on le respire, on le subit ; c'est le bien *commun* : désignons-le par un *C*. Le second élément, c'est l'effort par quoi vous ajoutez à une œuvre quelque chose qui vous est propre, *personnel*, et qui sera symbolisé par un *P*. De l'union de ces deux éléments résulte toute œuvre d'art, qu'un *X* se chargera de représenter. Donc, $X = C + P$. Hé bien ! les contemporains, pénétrés et imbus du *C*, feront, spontanément et sans la moindre difficulté, la petite soustraction qui consiste à *sentir* ce qui reste de *P* dans un *X*. Ce *P* est souvent fort peu de chose ; parfois il est nul, et dans ce cas $X = C + 0$. Mais cent cinquante ou deux cents ans après, le *C* se sera complètement modifié ; et les auditeurs de cette même œuvre d'art, incapables d'y discerner le *C disparu et oublié*, et conscients seulement du *C actuel*, rapporteront entièrement à *P* l'honneur de l'œuvre ; cet *X*

détaché de son milieu, séparé de son entourage, *isolé*, se présentera alors aux auditeurs selon la formule $X = 0 + P$; mais, dupes de leur ignorance, ils substitueront inconsciemment P au *zéro*, et sentiront la précédente formule ainsi : $X = P + P$.

Voilà le mécanisme de notre jugement sur les œuvres du passé. Par le même mécanisme, et dupes de la même illusion, les hommes de l'an 2200, par exemple, trouveront exquises une de ces valse triviale et basse qui font la joie des guinguettes, le dimanche, et qui nous inspirent tant d'aversion. Nous sommes assaillis depuis des années, persécutés, de ce *type* de musique ; ce rythme et ces combinaisons ont été déjà entendus mille fois, et sont prévus ; prévus aussi les développements et le reste, à quoi le compositeur n'a rien mis de personnel. Mais, dans trois siècles, le style qui est *commun* à cette valse et à mille autres productions sera totalement oublié et inconnu, et les curieux de musique qui auront déterré, dans quelque bibliothèque, cette « *vieillesse* » et l'auront écoutée *isolée*, la trouveront aussi pleine de grâce et de fraîcheur que nous trouvons nous-mêmes le premier menuet venu du vieux temps.

Or, les erreurs d'appréciation qui résultent de l'isolement d'une œuvre ne sont pas moins grandes en littérature qu'en musique. Isolé de ses devanciers, de ses contemporains et de ses imitateurs, un D'Ennery d'écriture un peu soignée apparaîtrait aussi touchant que Kâlidâsa ou Racine, aussi intense que Shakespeare. Mais quel est l'homme doué d'une telle puissance d'isolement et d'abstraction ? Il faut d'ailleurs se féliciter de l'absence d'un don qui ne ferait qu'exposer notre jugement à des erreurs.

Hé bien ! c'est à quoi l'exposent précisément, tous les jours, ces diables de traducteurs. Ils prennent dans une littérature dont l'atmosphère nous est inconnue, dont nous ignorons la langue, un livre, un auteur, et sans autre explication, le jettent devant nous. Il arrive parfois qu'il nous a intéressé ; nous pouvons avoir admiré ce que nous aurons appelé son originalité, sa profondeur ou sa force. Mais nous sommes-nous demandé jusqu'à quel point ces qualités étaient à lui ? Sommes-nous sûrs que telles manières de présenter les idées, telles particularités dans la conduite des parties, ne soient pas communes à plusieurs écrivains de la même littérature ? Et

ces vues que nous trouvons si profondes et si neuves, ne seraient-elles pas monnaie courante dans le pays où le livre a été écrit ?

Certes, ceux qui ont étudié tant soit peu les rapports de textes à traductions et la fortune parfois singulière de celles-ci, n'hésiteront pas à répondre à ces questions.

XII.

Mais n'y a-t-il pas une méthode à suivre pour éviter ces illusions ? Puisque des erreurs de jugement aussi graves résultent de l'isolement d'une œuvre, le remède ne consisterait-il pas à *grouper* autour d'elle des œuvres contemporaines et environnantes qui aient pour rôle de la limiter, de la *situer* ? Ne serait-il pas à propos, par exemple, de ne jamais donner au public lettré la traduction d'un livre séparé de littérature étrangère, mais plutôt tout un cycle d'œuvres contemporaines de différents auteurs de même langue ? Ou, lorsqu'un livre est publié séparément, ne conviendrait-il pas de le faire précéder, en guise d'introduction, d'une cinquantaine de pages d'extraits d'auteurs du même pays, afin de créer l'atmosphère générale qui préparera le lecteur à discerner la senteur spéciale du livre d'avec les parfums de l'air littéraire ambiant ? Autant de questions qui pourraient suggérer des réponses. Mais mon but ici n'est point de proposer des cures ; je me borne à découvrir des maladies.

XIII.

Tout aussi importante que la question de l'isolement et du groupement, est celle du rythme.

Le rythme contribue plus que tout à donner au style l'apparence du mouvement et de la vie. Il est la circulation du sang et le battement du cœur. Aussi est-il la caractéristique la plus décisive du véritable écrivain.

Les langues mortes, parce que nous avons perdu le sentiment de leur rythme, demeureront pour nous un mystère éternel. Si nous avions la notion du rythme du grec ancien, nous saurions, par exemple, que la langue d'un écrivain est mouvementée ou lente, souple ou dure, variée ou monotone : en l'absence d'une telle notion, toutes les critiques habituelles sur de prétendues beautés littéraires ne sont que des commérages vides, destinés à étonner les paresseux qui ne se sont pas donné la peine d'apprendre la seule chose que les plus savants puissent connaître en fait de lettres grecques : *la grammaire et une partie (souvent minime) du lexique*. Ne pas possé-

der le sentiment du rythme, c'est ignorer une langue comme un tout, et n'en apercevoir que des lueurs vagues et intermittentes. Aujourd'hui, les prétendus hellénistes ne sont même pas capables d'accentuer les mots *en lisant*. Ainsi, en France, on accentue tous les mots grecs invariablement à la dernière syllabe. En d'autres pays, on accentue selon le système de la langue locale. Or, l'accentuation *vocale* est l'élément principal du rythme. En somme, la question se ramène à ceci : Il y a actuellement un peu partout des savants chargés de cours de littérature grecque, et qui trouvent le mystérieux moyen d'enseigner les beautés et les nuances de textes qu'ils ne savent même pas *lire*. C'est assurément un tour de force, de force occulte. Que diriez-vous si l'on vous apprenait qu'on a nommé à une chaire de littérature française un monsieur qui en est à épeler les mots, et ce, avec efforts et transpiration abondante, et en prenant du repos après chaque phrase enfin lue ? Remarquez, d'ailleurs, que ma critique porte uniquement sur la prétention d'apprécier la valeur *littéraire* des textes anciens ; car s'il s'agit de les considérer comme de simples *documents* de langue, et comme un

champ de recherches sur des *faits* de la vie antique, alors on sort du domaine des plaisanteries pour pénétrer dans celui de l'érudition.

L'exemple suivant servira à illustrer l'importance du rythme. On sait que les langues orientales ignorent systématiquement la ponctuation ; et c'est de quoi les commençants s'accommodent toujours fort mal. Mais aussitôt que l'étudiant linguiste a fini par se familiariser avec le *rythme* de ces langues, il est le premier à s'opposer à la ponctuation. C'est que ponctuer est en quelque sorte battre la mesure ; et le rythme des langues orientales, monotone, ininterrompu, las, sans temps forts ou faibles, n'a nul besoin de ces signes, qui n'y font qu'interrompre mal à propos la voix du lecteur. Or, il est remarquable qu'on ne comprend pas cette inutilité de la ponctuation avant de s'être rendu maître de la langue. En d'autres termes, le sentiment du rythme se confond avec le sentiment même de la langue : l'on ne possède point l'un sans l'autre.

Comme il y a un rythme général dans chaque langue, tout écrivain a son rythme caractéristique qui le distingue des autres écrivains. Il est donc de première importance d'essayer de don-

ner à la traduction un mouvement qui suggère celui du texte original. Stéphane Mallarmé, dans sa superbe traduction du « Raven » (*Le Corbeau*) d'Edgar Poe, a réussi à retenir un écho de la sombre musique du poème anglais ; et pourtant..... oui, le mouvement de l'original est plus dramatique et plus rapide, tout en étant aussi mystérieux, que celui de la traduction.

D'ailleurs, quelque soin que le traducteur mette à conserver l'allure musicale du texte, l'auteur à eu parfois des intentions rythmiques qui peuvent échapper. Ainsi, il paraît que dans *Annabel Lee*, Edgar Poe a voulu imiter un mètre arabe. L'effet voulu par le poète sera perdu, si le traducteur n'est pas prévenu qu'il s'agit ici d'un rythme très spécial, qui est peut-être l'unique fin du poème, et qu'il s'agit d'étudier à fond et d'essayer de reproduire.

De l'ensemble de mes remarques sur les traducteurs on sera peut-être porté à conclure que dans mon opinion la traduction est une tentative vaine. Je ne prétends nullement qu'il en soit ainsi. Nonobstant l'impossibilité où le traducteur se trouve de sentir intégralement deux langues à la fois, une traduction presque parfaite demeure

toujours théoriquement possible, lorsque les deux langues possèdent des ressources égales et une égale souplesse. Alors, par un effort d'érudition et par la délicatesse de sa sensibilité, le traducteur pourra approcher, jusqu'au contact, de cette perfection idéale à laquelle il doit tendre. Séparé nécessairement, par les lois de l'hérédité, de la possession naturelle d'une langue qui n'est pas la sienne, le traducteur remédiera à ce vice inhérent à sa nature d'étranger en poussant aussi loin que possible les limites connaissables d'une langue étrangère.

XIV.

La connaissance complète d'une langue se compose de sept connaissances partielles :

1. La connaissance grammaticale : modes de combinaison des mots entre eux.

2. La connaissance lexicque : valeur *objective* ou *permanente* des mots.

3. La connaissance littéraire : valeur *subjective* ou *momentanée* des mots.

4. La connaissance critique : valeur *subjective* des mots aux *divers moments* de l'histoire d'une littérature donnée.

5. La connaissance rythmique : notion du mouvement des mots organisés en groupes.

6. La connaissance étymologique : recherche de paternité des mots. Par exemple, *hôte* vient du latin *hospitem*.

7. La connaissance substantielle : recherche généalogique des mots. Par exemple, la substance du mot *hôte* est visible dans le mot sanscrit *ghas* (1), qui signifie *manger* : l'*hôte* est donc,

(1) C'est Franz Bopp qui l'y a vue le premier. *Glossarium Sanscritum*, éd. de 1840, Berlin (t. I, p. 114, 1^{re} colonne).

substantiellement, celui que vous invitez à votre table ou qui vous invite à la sienne.

Ces sept connaissances, si on les acquiert, ce n'est pas nécessairement dans l'ordre où je les indique. D'ordinaire, l'étude des connaissances grammaticale et lexicale est simultanée. La plupart des étrangers s'arrêtent même là : et c'est pourquoi l'on voit souvent, d'une part, des admirations si étourdissantes pour des écrivains de quatrième ordre d'un pays étranger ; de l'autre, des traducteurs sincères traduire d'une manière si pitoyable.

En effet, seules les connaissances littéraire et rythmique vous mettent à même de *sentir* une œuvre. La connaissance lexicale ne vous donne que la valeur en gros des mots, c'est-à-dire extérieurement à tel écrivain ou telle époque. Tandis que la connaissance littéraire vous apprendra la valeur subjective du mot à l'heure présente, comment les mots sont sentis, si tel mot est usé, si tel autre porte et jusqu'où, si celui-ci est de mauvais goût, si celui-là fera sourire, si cet autre est actuellement délaissé ou en faveur et auprès des écrivains de quelle tendance et des lecteurs de quelle catégorie. D'autre part, la connaissance

rythmique vous apprendra si un style est vivant, et si ses mouvements respiratoires sont d'un malade ou d'un être sain.

Le traducteur devrait même aller jusqu'à la connaissance critique. Car s'il avait à traduire un livre vieilli, il importerait qu'il fût à même, jusqu'à un certain point, de le lire avec les yeux des lecteurs de l'époque dont le livre date. Quant aux connaissances étymologique et substantielle, c'est là affaire de linguiste, et l'on peut être excellent traducteur et cependant ne point les posséder.

Pour ce qui est des langues mortes, tout savoir se borne *en possibilité* aux connaissances grammaticale, lexicale, étymologique et substantielle, et *en fait* très souvent aux deux premières seules. Privés nécessairement des connaissances littéraire, critique et rythmique (car pour les acquérir, il faudrait se décider à passer quelques années en compagnie des contemporains de Périclès), nous ne pouvons, en aucun cas, prétendre apprécier, en tant qu'*œuvres d'art*, les écrits des écrivains de l'antiquité, d'une antiquité dont nous séparent vingt-cinq siècles d'évolution.

DEUXIÈME PARTIE

I.

La leçon la plus générale qui se dégage de la première partie de mon essai, c'est que les langues naturelles sont surtout caractérisées par une grande imprécision, une fluctuation incessante dans leurs contours. Serait-ce là une imperfection? Je n'y vois, pour ma part, qu'un phénomène de vitalité. Mais ceux-là même qui veulent bien y voir une imperfection, ajoutent aussitôt que « cette imperfection du langage permet à l'écrivain de se faire jour ». Et Arsène Darmesteter, à qui j'emprunte ces paroles, continue par le très beau paragraphe que je vais citer : « C'est parce que le langage n'exprime et ne fait paraître aux yeux qu'une faible partie de ce monde subjectif que l'art d'écrire est possible. Si le langage était l'expression adéquate de la pensée, et non un effort plus ou moins heureux vers cette expression, il n'y aurait pas d'art de bien dire...

Mais, grâce à cette imperfection, on fait effort à mieux saisir sa pensée dans tous ses contours, dans ses replis les plus intimes, et à la mieux rendre, et l'on fait œuvre d'écrivain. *Felix culpa*, dirons-nous, puisque c'est à elle que les peuples doivent leurs littératures, et cet admirable trésor, sans cesse accru, de chefs-d'œuvre qui sont l'éternel honneur de l'humanité (1) ».

Or, le reproche qu'on peut avant tout, et d'une manière générale, adresser aux langues artificielles, c'est d'être d'une précision si rigoureusement arrêtée et prévue, d'une netteté d'expression si rondement affirmative, qu'avec elles on serait en vérité fort embarrassé de distinguer le style d'un crocheteur d'avec celui de l'écrivain le plus délicat. C'est très démocratique, j'en conviens. C'est aussi peut-être, je le crains, un peu vulgaire. En tout cas, c'est simple et gros. Le croira-t-on? Les fabricants de ces langues à l'usage de l'univers entier, tirent précisément vanité de ce défaut même qui est si accablant pour elles. Ils plaisantent agréablement les langues naturelles qui, disent-ils avec dédain, sont

(1) *La vie des mots*, p. 72.

obligées de recourir à « des périphrases ridiculement longues » pour faire ressortir certaines nuances. Allez donc leur faire comprendre avec Darmesteter que « c'est grâce à cette conspiration de la phrase prise dans son ensemble, qui dégage de la disposition et de la combinaison des termes UN SENS NON EXPRIMÉ, c'est grâce à cette conspiration que l'écrivain peut agir sur les mots, en modifier le sens et leur faire rendre tout un ensemble d'*effets nouveaux* (1) ». Les partisans des langues artificielles préfèrent, eux, des mots tout faits, des expressions manufacturées, classées, emballées et mises en vente chez le libraire, à l'effort personnel de l'écrivain qui pétrit la matière linguistique pour en façonner telle forme spéciale ou inédite qui lui plaît.

A supposer que l'une ou l'autre des langues artificielles parvienne à cette universalité d'usage à quoi elles aspirent toutes, il arrivera que quelques-uns en useront comme d'un instrument d'expression directe, d'autres en feront un simple organe de traduction.

(1) *La vie des mots*, p. 126.

Nous allons donc considérer les langues artificielles dans l'éventualité de cette double fonction : dans la fonction de langue propre, dans la fonction de langue traductrice.

II.

Considérée comme langue propre, toute langue artificielle, présente ou à venir, se heurtera aux objections suivantes :

1. La prédisposition héréditaire de chacun à parler sa langue originelle sera en conflit incessant avec la langue universelle adoptée ; artificielle et sans milieu caractéristique, celle-ci n'aura jamais la force nécessaire pour oblitérer la langue atavique. D'où, une suite de perpétuels malaises d'esprit.

2. Le rythme, produit de la race (1), de la tradition et de l'habitude, fera nécessairement défaut à une langue fabriquée dans un laboratoire de linguiste à l'usage impersonnel de toutes les nations. Or, qu'est-ce qu'une langue sans *possibilité* de rythme ?

(1) Si vérité a jamais été vraie, c'est celle-là. En effet, chaque peuple a une marche fortement caractérisée, et qui est réglée sur les battements du cœur. Et les battements du cœur sont eux-mêmes plus ou moins forts, plus ou moins accélérés, suivant le tempérament de la race. Or, la *métrique* et le *nombre* ont leur origine dans la marche.

3. Cette langue universelle échappera-t-elle à la loi de l'évolution ? Si elle y échappe, à supposer qu'aujourd'hui vous l'ayez équipée de manière à suffire, tant bien que mal, à l'expression de tous les sentiments et de toutes les pensées, demain elle n'y suffira plus : demain l'humanité aura changé, et la langue, toujours la même, ne sera plus à sa mesure.

4. Subira-t-elle, au contraire, la loi de l'évolution ? La langue, dans ce cas, ne changera pas conformément à vos plans, mais dans les divers pays conformément à l'esprit des races respectives. De sorte que, au bout de deux générations peut-être, vous aurez autant de langues diverses qu'à l'heure actuelle et qui seront les unes aux autres probablement dans la relation des langues romanes entre elles.

5. Avec une langue artificielle, affligée par surcroît du caractère d'universalité, il n'y aura plus de littérature. Car qui dit littérature, dit collection d'individualités caractéristiques. La définition même d'une langue artificielle et universelle exclut cette prétention.

6. Le style ne sera plus possible ; car, comme je crois avoir réussi à l'établir, le style est la

synthèse de ces trois éléments : la *race*, la *catégorie de lecteurs* et, placée entre les deux, s'inspirant de l'une et de l'autre à la fois, la *personnalité de l'écrivain*. Or, avec une langue universelle, les deux premiers termes feront défaut. Il va de soi que la race n'entre ici pour rien ; et la langue universelle ne permettant point, d'autre part, des possibilités d'expressions variées et caractéristiques, il ne saurait, avec un instrument aussi machinalement uniforme, être question de *catégorie*, mais bien de *nombre* de lecteurs.

7. Je crois avoir établi que les mots, contrairement à l'opinion de mes dictionnaires, ont deux valeurs : l'une *objective*, où les mots sont considérés indépendamment des écrivains de telle ou telle époque ; l'autre *subjective*, où les mots sont mesurés suivant leur force impulsive sur l'esprit des lecteurs dans des circonstances données. Or, les fabricants de langues comptent bien que les mots conserveront toujours et partout la valeur objective qui leur a été assignée. Mais, comme tout mot tend à acquérir une valeur subjective aussitôt qu'il sort du dictionnaire pour entrer dans l'usage, il en suit que chaque milieu sentira les mots à sa manière, laquelle coïncidera

rarement avec celle des autres milieux. De sorte que, les livres écrits en cette langue théoriquement universelle ne seront en fait sentis selon l'intention de l'écrivain que du seul entourage de ce dernier. Il n'en va pas de même avec les langues naturelles, qui, elles, ont un centre traditionnel par où elles exercent une action littéraire continue et de la sorte prédisposent les esprits à sentir les mots d'une certaine manière, qui est la manière du centre. La langue universelle, ne l'oublions pas, n'aura point de centre propre. Pour parodier un mot célèbre, « sa circonférence sera partout et son centre nulle part ».

8. L'écrivain aura-t-il des nuances de pensées à insinuer ? Il sera contraint d'y renoncer, car la langue artificielle ne lui en permettra que de toutes faites, et qui, par cela même, ne seront point des nuances. La plate uniformité de la phrase, la trivialité commercialement stéréotypée de l'expression seront alors de règle pour l'écrivain.

9. Avec les langues artificielles, l'ironie, cette plante au parfum subtil et discret, est destinée à disparaître à jamais des littératures. En effet, on cherche, mais on n'a pas encore découvert, un procédé pratique pour couper l'ironie en mor-

ceaux et la loger dans le dictionnaire à la portée de la main qui tourne les pages. Pour le moment, l'ironie continue d'être un je ne sais quoi de volatil et d'aérien, que chaque peuple a sa manière à lui d'emprisonner et de faire sentir. Caractéristique de la race et de la tradition, perceptible par la seule habitude de son atmosphère spéciale, l'ironie est nécessairement impossible avec de prétendues langues qui sont la négation même de la race et de la tradition.

10. Enfin, la métaphore, dont l'importance est si grande, naît des circonstances et se maintient par l'habitude. C'est parce que les oreilles françaises avaient été accoutumées, depuis plusieurs générations, à l'expression *assenner un coup de massue*, que le merveilleux Saint-Simon a pu écrire : *je lui assenai un coup d'œil* (1). Quelle est la langue artificielle qui pourrait unir à une telle souplesse verbale une aussi belle clarté ? Ailleurs, plus hardi encore, mais non moins clair, Saint-Simon écrira, supprimant le mot *coup* lui-même : *j'assenai une prunelle étincelante sur le premier président* (2).

(1) *Mémoires*. Episode de la mort de Monseigneur. Année 1711.

(2) *Mémoires*. Lit de justice, présidé par le Roi. Année 1715.

III.

Considérée comme instrument de traduction, toute langue artificielle butera contre les obstacles suivants :

1. Elle ne saura pas rendre les archaïsmes d'un texte.

2. Non plus que les néologismes.

3. Elle ne fera pas ressortir les incorrections de langue.

4. Et encore moins les clichés, elle qui n'est que clichés.

5. Ce qui, dans le texte, par une délicate distribution verbale de lumière et d'ombre, donnait une impression de légère ironie ou de scepticisme, aura disparu, ou aura été délayé en explications pâteuses et lourdes. Et voici pourquoi : parce que la langue artificielle n'use des mots que dans leur valeur objective, et les mots à qui l'on assigne ce rôle invariable et empesé ne se prêtent qu'à l'affirmation nette, à la négation plate et rigide. En outre — et si vous voulez ouvrir la grammaire d'une langue universelle

quelconque vous pourrez vous en rendre compte — ces langues, parce qu'elles tendent avant tout à être faciles, exigent dans l'agencement des mots une uniformité qui les prive de toute liberté et de toute souplesse. On n'y peut dire les choses que d'une manière, une manière unique et qui a été prévue.

6. Une langue artificielle ne disposera jamais des ressources nécessaires pour retenir dans la traduction quelque écho du rythme qui caractérise le texte. Absence de tout rythme : telle est la triste destinée des langues artificielles.

7. L'atmosphère spéciale des littératures connues par l'intermédiaire d'un truchement automatique demeurera un mystère pour les lecteurs. Car les langues artificielles ne disposent que d'une couleur : celle de l'eau. Une page de Goethe et une réclame d'épicier, traduites en une langue artificielle, auront la même teinte, la même saveur aussi, qui, comme la couleur, sera celle de l'eau. — Dans les traductions en langues naturelles, j'ai signalé le danger du phénomène que j'ai appelé l'*isolement*. Avec les langues artificielles, il existe un danger diamétralement opposé à celui-là, et qui est que des œuvres du

caractère le plus varié se déversent et se confondent toutes dans une terne et glaciale uniformité.

8. Enfin, voici une question d'importance considérable :

Quel est le sort réservé à la métaphore dans une traduction en langue artificielle ? Comment traduirez-vous, par exemple, la phrase déjà citée de Saint-Simon : *J'assenai une prunelle étincelante sur le premier président* ? Si vous traduisez par des mots qui affectent la sensibilité du lecteur de la manière suivante : *je regardai vivement le premier président*, il y aura un écart énorme de la sensation déterminée par le texte. Si, au contraire, vous essayez de traduire à la lettre, — parce que la métaphore de Saint-Simon est assise sur ce fondement solide : *assener un coup de massue*, et que vous n'en avez aucun pour y reposer la vôtre, il arrivera que votre phrase branlante penchera, et sa perspective inclinée et insolite se présentera ainsi aux yeux du lecteur : *je flanquai un sourcil flamboyant au premier président*, ou peut-être, *je frappai le premier président avec une orbite lumineuse*. — Je crains d'avoir été obscur. Me voici plus explicatif : si vous avez

à transposer un fragment de Saint-Simon dans la langue universelle que la première manufacture linguistique venue vous aura fournie, en rendant *je lui assenai une prunelle étincelante* par les six mots qui correspondent *dictionnairement*, vous aurez obtenu une phrase qui signifiera pour vous ce que vous avez voulu qu'en effet elle signifiât. Mais c'est uniquement parce que *sous* « je lui assenai une prunelle étincelante » *vous voyez* « assener un coup de massue ». Il en va tout autrement avec le lecteur étranger. Il ne sait pas un mot de français, il demeure à l'autre bout du monde, et la phrase qui, dans votre intention, traduisait avec tant de clarté la métaphore de Saint-Simon, sonnera pour l'étranger ébahi aussi ridiculement que « flanquer un sourcil flamboyant » ou « frapper avec une orbite lumineuse ».

IV.

Or, il ne faut pas l'oublier, une traduction presque parfaite demeure théoriquement *possible* entre langues naturelles. Il y a des exemples de traductions arrivées si près de la perfection qu'elles semblent y toucher. Elles y toucheraient assez souvent, si le traducteur voulait bien se persuader que son rôle est par certains côtés plus difficile à soutenir que celui de l'écrivain.

Les apôtres des langues artificielles pressentent à merveille la force des objections dirigeables contre l'automate de leurs rêves. Aussi, sans nier précisément l'insuffisance d'une langue factice, comme truchement littéraire, ils préfèrent ne pas appuyer sur cette planche et, levant prestement le pied, ils sautent sur quatre autres arguments, présumés plus solides, et qui sont : a) qu'une langue artificielle est appelée à rendre des services éminents à la science ; b) qu'elle contribuerait au bonheur de l'humanité ; c) qu'il ne s'agit pas d'adopter une langue *universelle* mais bien *internationale* ; d) qu'enfin le nombre

même de ceux qui ont adhéré au projet en témoigne l'excellence.

Ces objections n'ont pour moi aucun intérêt. Toutefois, afin de compléter cette étude, je les détruirai en quelques mots.

a) Il n'est pas vrai que l'établissement d'une langue artificielle doive être d'une utilité quelconque aux sciences. On pourrait affirmer le contraire. Car, sauf la science des nombres, qui se suffit à elle-même et qui, au besoin, saurait se passer de toute langue (la *spécieuse générale* de Leibnitz ne devait être qu'un essai de créer une langue purement mathématique, toute en chiffres et en symboles), les autres sciences touchent aux lettres par leur côté descriptif, par la nécessité d'exposer et de convaincre. Il est remarquable que la plupart des grands hommes de science furent des écrivains de race. Si Darwin n'avait pas été un écrivain de premier ordre, ses fécondes théories scientifiques eussent difficilement triomphé. Peut-être seraient-elles encore ignorées aujourd'hui. Tel est, d'ailleurs, l'avis de maints critiques. Tel est celui de Wallace qui, arrivé aux mêmes conclusions que Darwin et en même temps que lui, se félicitait plus tard avec

une touchante simplicité de n'avoir pas eu à écrire l'*Origine des Espèces* : s'il avait dû tenter de le faire, dit-il, il lui aurait manqué avant tout ce charme et cette force persuasive qui caractérisent si heureusement le style de son illustre rival (1).

Que de théories, peut-être, qui demain donneront une autre direction au mouvement scientifique, ont déjà été exposées, et dorment dans la poussière de vieux livres ; demain, elles seront reprises, modifiées sans doute, et fortifiées par de nouvelles preuves, mais surtout exposées en une langue forte et personnelle, et cette fois elles triompheront. Abandonnées aux seules ressources d'un jargon artificiel, les sciences péri-
raient bientôt dans l'ennui et l'indifférence de tous. Pourquoi vouloir priver la science de la puissance démonstrative des langues naturelles ? Pourquoi contraindre les savants, qui ont à dire de si belles choses, à les énoncer en langage de nègre ?

Que si l'on veut être simple, concis, aride même, les langues naturelles s'y prêtent de fort bonne grâce, car pouvant le plus, elles peuvent

(1) *Contributions to the Theory of Natural Selection*, par ALFRED RUSSELL WALLACE. Londres, 1871, 2^e éd., préface IV-V.

le moins. Au lieu que les langues artificielles, qui ne peuvent que le moins, si elles suffisaient d'aventure aux besoins de quelques-uns, ne pourraient point répondre aux efforts de ceux qui auraient à exiger d'elles davantage. Il y a donc, de la part des hommes de science qui, contents d'un instrument rudimentaire d'expression, prêtent l'appui de leurs noms à la lutte en faveur d'une langue artificielle, à la fois un peu d'erreur et un peu d'égoïsme : de l'erreur, parce qu'ils ne voient que l'un des aspects de la question ; de l'égoïsme, parce qu'ils ne daignent pas réfléchir que, s'ils se désintéressent des lettres, il en est qui ne trouvent une raison de vivre qu'en elles.

b) Les considérations utilitaires, quel qu'en puisse être le mobile, sont déplacées dans la discussion d'un problème de philosophie linguistique. Si toutefois il était permis de quitter le domaine propre du problème pour faire une courte digression, je prierais ceux qui ont eu la patience de me lire jusqu'ici de vouloir bien considérer les suites logiques de l'établissement éventuel d'une langue universelle. Il en résulterait, n'en doutez point, un abaissement général

du niveau intellectuel. Une langue, considérée, non plus dans son essence ou dans sa formation, mais dans l'action qu'elle exerce sur l'intelligence, est la plus haute école pour l'affinement des esprits : elle représente la somme de tous les efforts, faits à travers des siècles par les hommes les mieux doués de la nation, vers plus de beauté, plus d'acuité et plus de délicatesse dans l'expression des pensées et des sentiments. Aussi, étudier une littérature, c'est proprement participer à un merveilleux héritage de nuances et de finesse. Et voilà le trésor dont les langues artificielles prétendent priver à jamais l'espèce humaine, préparant ainsi, à bref délai, l'abaissement des peuples blancs au niveau des nègres de l'Afrique.

c) On nous dit, il est vrai, on nous répète : Mais il n'est pas question de porter atteinte aux littératures, ni de toucher aux langues naturelles ! il ne s'agit point d'adopter une langue *universelle*, mais simplement *internationale*.

L'explication est ingénieuse, et quelques-uns pourront s'en contenter. Quant à moi, j'ai la faiblesse de voir les choses, non telles qu'elles sont, mais telles qu'elles tendent à devenir, et

je les nomme en conséquence. Par goût autant que par métier, j'ai passé ma vie à étudier les lois selon lesquelles une langue en supprime une autre, et j'apporte à l'examen des langues artificielles un esprit trop rassis pour m'arrêter aux apparences. Qu'on se fasse humble et qu'on s'offre pour de menues besognes utiles tant qu'on est faible, pour, une fois fort, commander et devenir coercitif, c'est un petit principe de fourberie — mettons de stratégie — aussi vieux que l'espèce humaine. Les langues artificielles peuvent bien déclarer qu'elles borneront leur ambition au rôle modeste d'« auxiliaires internationales » ; reste à savoir ce qu'elles veulent être et ce qu'elles seront *en fait*. L'histoire pourra apprendre, à ceux qui voudront se donner la peine de l'interroger, que toute langue qui en a supplanté une autre a dû observer successivement les quatre attitudes suivantes : 1. *Je suis plus importante et plus aisée que VOTRE langue : apprenez-moi donc comme auxiliaire.* — 2. *J'exige un traitement égal à celui de L'AUTRE* (ci-devant VOTRE) *langue.* — 3. *Je m'oppose à la concurrence de cette langue ÉTRANGÈRE* (ci-devant nommée L'AUTRE) *dans l'école et dans les actes publics.* —

4. *J'encourage les recherches philologiques sur cette intéressante langue MORTE (ci-devant ÉTRANGÈRE) ou sur ce curieux PATOIS.* Il n'y a pas de raisons pour croire que la langue d'abord « auxiliaire internationale » ne suivra point cette progression ; il y en a pour croire le contraire. Et voilà pourquoi je persisterai, malgré tout, à l'appeler « universelle ».

d) Pour ce qui est du quatrième et dernier argument, je renonce décidément à y répondre. Que des chambres de commerce donnent, comme elles l'ont fait, leur avis sur une question de philosophie linguistique, et que cet avis soit brandi comme un argument contondant et, qui plus est, par des gens graves, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne, voilà qui dépasse de beaucoup les limites de mon entendement. Je me bornerai donc à faire une timide proposition : je voudrais qu'on fût plus logique et qu'on allât droit à cette grande réforme, qui est de résoudre tous les problèmes de science et de philosophie par le suffrage universel. De l'astronomie à l'esthétique, de la chimie à l'érudition, surgit-il la moindre difficulté ? vite aux urnes, et que la populace décide ce qu'il faudra penser.

Il ne restera plus alors aux hommes de cabinet qui veulent avoir la satisfaction de faire prévaloir une idée juste contre une sottise, qu'à quitter leurs livres et leur solitude, s'aboucher avec des agents électoraux et entreprendre des tournées.

TROISIÈME PARTIE

L'un des spectacles les plus intéressants de l'histoire actuelle est assurément le prodigieux réveil d'une foule de nationalités et de langues qu'on aurait crues à jamais absorbées par leurs puissantes voisines. Mais ce qui est surtout curieux, c'est de constater, parallèle et contemporaine à ce mouvement individualiste, la tendance toute contraire du socialisme et des langues universelles. Là, c'est la diversité, la variété, l'irrégularité, le tumulte, — et l'exercice de la fonction vitale par excellence, qui est pour chaque unité de résister aux empiétements et de tendre à empiéter à son tour. Ici, c'est la morne uniformité et la manie féroce du nivellement universel.

Nées des mêmes besoins factices et de la même poussée que le socialisme (1), les langues univer-

(1) J'espère qu'on ne contestera point la connexion entre la manie socialiste et la manie des langues universelles. D'ailleurs j'ai pour garant de la justesse de mon opinion le plus

selles tiennent aussi peu compte que lui de la nature complexe et multiforme de l'homme. Aussi leur triomphe ne saurait-il être envisagé qu'en manière de pure hypothèse, de méthode démonstrative *par l'absurde*. Que si une telle langue et un tel système profitaient d'une distraction de l'humanité pour s'établir par surprise, leur établissement n'aurait que la valeur d'une expérience vite concluante, d'un essai aussitôt abandonné.

Ce qu'il importe d'examiner, ce sont les causes secondaires possibles du mouvement en faveur d'une langue universelle. Si la cause générale en est la même que celle qui a donné l'impulsion au socialisme, il se pourrait qu'un autre besoin, plus réel, ait contribué à attirer une partie, la moins nombreuse et la plus intelligente, des adhérents. Il semble, en effet, que le progrès des moyens de communication entre peuples ait stimulé les curiosités et que les nations les plus

grand peintre des passions factices, c'est-à-dire Gustave Flaubert. Dans l'*Éducation sentimentale*, on assiste à une réunion de maniaques, où chacun présente son petit plan de nivellement social ; tout à coup, l'un d'eux se lève et propose l'adoption d'une langue universelle.

indépendantes par la beauté et l'antiquité de leur langue, la richesse de leur littérature, l'éclat de leur science, sentent elles-mêmes et de plus en plus le besoin d'étendre encore leur horizon intellectuel, en se tenant au courant des faits et des tendances de l'activité mentale des autres nations. C'est là une véritable révolution dans les mœurs et qui, en pratique, se traduit par la coutume, aujourd'hui universellement établie, de tenir l'enseignement des langues vivantes pour une branche importante de l'éducation. Après avoir montré l'impuissance d'une langue artificielle à jouer le rôle que lui destinent les rêveries de ses fabricants, il importerait donc de rechercher, en manière de conclusion, si la tendance générale ne va pas vers l'étude de certaines langues de préférence à d'autres, et si, une sélection s'opérant de la sorte, il n'est pas permis de s'aventurer à quelques hypothèses touchant la situation linguistique de l'avenir. C'est à quoi je consacrerai quelques paragraphes.

Procédons par élimination. Si une ou plusieurs langues sont destinées à prédominer sur les autres dans les relations de peuples à peuples, il apparaît évident qu'il faut écarter d'abord toutes

celles qui n'usent pas de l'écriture latine. Un ensemble de faits d'histoire a donné aux caractères romains une suprématie définitive qu'il est oiseux de discuter. Les peuples accoutumés à l'aspect de l'écriture romaine, ont une horreur instinctive si forte pour les caractères étrangers, que ce sentiment seul a empêché l'hébreu d'avoir le pas sur le latin et, prenant racine en même temps que le christianisme, de jouer ce rôle de langue classique populaire à quoi son caractère sacré semblait le prédestiner. Les linguistes eux-mêmes, devant l'étude d'une langue à caractères insolites, éprouvent un malaise et une hésitation qui ne sont peut-être qu'un refus de la mémoire à superposer des images neuves aux images habituelles. En tous cas, c'est un fait, et qui écarte toutes les langues orientales, celles de l'Afrique, ainsi que le russe, du rôle éventuel de truchement universel.

Un deuxième principe d'élimination ressort de cette remarque : que la prépondérance d'une langue ne saurait résulter d'une entente, d'un traité ou d'un choix officiel, mais s'imposera contre toutes les intrigues par le simple jeu de la sélection naturelle. Une langue, par sa force

propre de pénétration et d'expansion, réussira-t-elle à dépasser les autres et, plus apte, à les dominer ? rien ne pourra arrêter son succès. A ce dernier triage, succombent nécessairement, pour ne pas nommer des langues moins connues, le portugais, l'espagnol, l'italien lui-même et les trois dialectes scandinaves. Non seulement l'inertie de ces langues est certaine, mais de plus, nul indice ne permet de prévoir pour l'avenir un commencement d'activité agressive et conquérante de leur part.

Voici, enfin une troisième élimination : de certaines langues ont acquis, grâce à leur littérature et à leur rôle historique, une sorte de noblesse qui les classe à part. Il en est d'elles comme de ces lignées de preux qui, si chevaleresques et si nobles que se soient affirmées d'autres maisons depuis, l'emporteront toujours sur celles-ci par le seul prestige de l'ancienneté. Le français est le type parfait de cette espèce de langues : il a une influence acquise, une prépondérance de tradition par quoi il distance tous les candidats rivaux.

L'italien, qui ne saurait être éliminé par ce troisième principe, encore moins par le premier,

l'est cependant, comme je l'ai déjà observé, par le deuxième. Mais une raison plus sérieuse encore achève de priver l'italien de toutes chances : c'est que cette langue a de moins en moins une vie propre. Depuis plus de cent-cinquante ans, la littérature, en Italie, ne vit que de la vie littéraire française, tout le talent des écrivains se borne à d'ingénieuses imitations, et la langue elle-même n'est plus qu'un certain français qui, superposé mot contre mot au véritable, se confondrait avec lui sans quelques menues distinctions typographiques. Quelle différence avec l'italien personnel et savoureux du ^{xvi}^e siècle et qui s'écartait si visiblement du français contemporain ! On pourrait traduire la situation respective des deux langues par le schéma suivant : Symbolisons le français par la trajectoire d'un point qui se déplace en suivant toujours la même direction : l'italien sera alors la trajectoire d'un second point, qui s'est déplacé quelque temps dans une direction parallèle et qui, depuis, ayant dévié, se déplace désormais obliquement vers le premier point. La langue française exerce maintenant sur la langue italienne une attraction irrésistible, à quoi même un nouveau Dante serait impuissant à échapper.

Or, si l'on soumettait toutes les langues à un judicieux examen, aussi dépourvu d'empressement que de prévention, je crois qu'on s'accorderait à reconnaître à trois seules d'entre elles, qui sont le français, l'allemand et l'anglais, un ensemble de conditions qui les place hors de toute atteinte éliminatoire.

Et voici qui est significatif : En reprenant par un autre biais l'examen de l'avenir des langues, on arrive précisément au même résultat. Sur quelque point du globe qu'on interroge les faits, que l'investigation porte en Europe, en Amérique ou en des pays moins enclins à la culture, on apercevra partout, au moins à l'état de projet, la tendance à étudier l'une ou l'autre des trois langues nommées. Cette tension universelle des volontés vers le français, l'anglais ou l'allemand, laisse, sur l'état linguistique de demain, peu de doutes. Elle en laisse cependant. On peut se demander si les trois langues continueront d'être dans les mêmes rapports entre elles et si l'une, distançant les deux autres par une élasticité plus prompte à s'adapter aux fonctions de langue universelle, n'arrivera pas à s'établir à l'exclusion de ses rivales.

Le français conserve encore sa place privilégiée dans le monde. Il a le bonheur inestimable d'être devenu la langue étrangère *de tradition* dans beaucoup de familles distinguées de l'Europe. Et, qu'on veuille bien le retenir, une langue ne gagne du terrain ferme au delà de ses frontières naturelles, qu'autant qu'elle a réussi à devenir de tradition dans certains milieux. Apprise par le père pour l'intérêt du moment, elle sera abandonnée par le fils, si les besoins nouveaux lui conseillent un autre choix. La basse utilité commerciale d'une langue ne compte donc pour rien dans ses conquêtes permanentes. Par contre, si un goût purement littéraire a poussé l'individu vers une langue, la satisfaction de ce besoin esthétique désintéressé sera très souvent le point de départ d'une tradition. Des collections de livres seront formées, qui resteront dans la famille et qui inviteront les plus jeunes à l'étude de la même langue, des facilités seront établies et cette atmosphère suggestive qui est si nécessaire pour éveiller la curiosité et pour former le goût.

Malheureusement, ces traditions, qui ont fait la force de la langue française à l'étranger,

tendent à s'affaiblir depuis la chute de l'ancien régime. A moins d'obéir à des intérêts de parti, et de substituer les passions politiques aux simples constatations d'une critique froide, je crois qu'il serait difficile de ne pas admettre l'influence réfrigérante de la Révolution sur les progrès du français qui, dès lors, commença à être redouté comme le véhicule de toutes les idées subversives. Si l'on continue à l'enseigner encore et si le nombre est grand de ceux qui l'étudient, soit par métier, soit par nécessité, ces soins superficiels n'ont rien de comparable à l'ardente curiosité des anciens amateurs étrangers de la langue française. Les catalogues des vieilles bibliothèques privées sont instructifs à cet égard : il est remarquable que le fonds français, formé avec goût et discernement, s'arrête très souvent à la fin du XVIII^e siècle.

Toutefois, l'impulsion du français sous le règne des Bourbons a été si puissante, que la force acquise lui assure encore, pour quelque temps, une expansion qu'on pourrait appeler machinale. Reste à savoir ce qui adviendra par la suite.

Une catastrophe irréparable pour la langue française serait indubitablement l'adoption, à

titre d'essai, par les nations étrangères, d'un jargon artificiel comme truchement international. L'essai ne pourrait durer que peu d'années, mais elles suffiraient pour rompre les traditions que la langue française a su créer en faveur de sa culture. Je me suis même souvent demandé si cette manie des langues universelles n'était pas suscitée et entretenue sous main par des hommes politiques à longue vue qui rêvent de porter un coup sûr aux conquêtes linguistiques de la France. Je ne suspecte la bonne foi de personne, mais la sincérité des uns peut coïncider avec l'intérêt des autres : la recherche de ce genre de coïncidences est même le principe fondamental de toute grande politique.

En face du français, se dresse l'allemand, colosse grandi dans l'ombre, longtemps ignoré de tous, dédaigné de Frédéric II, et tout à coup mis sur pied et armé chevalier par le génie de Goethe. Le français régnait surtout par les lettres, c'est surtout par l'érudition que voudra régner l'allemand. Et la patience constructive de ce grand peuple laborieux accumule des trésors d'érudition et bâtit des merveilles de savoir. Je n'apprendrai rien à personne si je rappelle que

certaines branches de l'activité mentale, par exemple l'étude des langues orientales et en général de la philologie, sont du ressort presque exclusif de la langue allemande. Pourtant, là aussi, les Français ont souvent ouvert la voie. Mais il est un fait, que sur les mille et quelques langues qui se parlent sur terre, on peut compter sur le bout des doigts celles qu'il est possible d'étudier avec le seul secours de livres français. Aussi, la langue française s'est-elle propagée à l'étranger par le canal des lettrés ; elle a pénétré d'abord dans le salon : mais, c'est des linguistes, des professeurs et de l'école que s'empare, pour commencer, la langue allemande. C'est un début solide et qui promet.

A la force pénétrante du français, à la puissance constructive de l'allemand, l'anglais a des qualités moins riches à opposer. Ce n'est pas que cette langue soit privée de ressources. L'intensité, un peu voulue, mais si émouvante, de Carlyle ; ou mieux, la simple et imposante architecture verbale de Hobbes, si curieusement analogue à celle de Descartes, témoignent du trésor de possibilités de la langue anglaise. Mais, en général, l'Anglais écrit trop, et trop vite, pour

avoir une écriture soignée. Et ce relâchement a fini par influencer sur le tempérament même de la langue, dont le verbiage convenu et facile n'a rien qui fixe la sympathie.

Il y a plus. L'*Alliance française* d'une part, l'*Association scolaire allemande* de l'autre, s'efforcent de contribuer respectivement à l'expansion du français et de l'allemand. Non que je croie à l'efficacité de ces efforts ; bourrer les enfants de grammaire, les importuner avec des règles compliquées dont seuls des lettrés sont à même de goûter les subtilités intéressantes, et puis s'en tenir à ce traitement linguistique primaire, ce n'est point là le moyen le plus sûr de fortifier le crédit d'une langue. Ce qu'il importe, je le répète, c'est d'arriver à créer des traditions linguistiques, et à cette fin, les efforts éparpillés en quantités infinitésimales sur toute la surface d'un pays gagneraient à se concentrer sur un seul point pour en faire un centre de culture littéraire sérieuse. Mais telles qu'elles sont, l'*Alliance française* et l'*Association scolaire allemande* ne vont point sans quelque utilité. Les Anglais, eux, ne possèdent aucune institution analogue. A vrai dire, ils semblent se désinté-

resser de l'expansion de leur langue. Ils ont, à cet égard, un orgueil plus obstiné qu'efficace, cet orgueil qui combat les autres langues sans faire avancer la sienne et qui imposait à Mazarin, par Cromwell, l'usage du latin à la place du français dans les négociations diplomatiques. Seulement, l'anglais a des compensations par ailleurs. Devenu la langue exclusive de toute l'Australie, il domine dans l'Amérique du Nord, et il tend à s'imposer à l'Amérique entière. Ainsi deux vastes continents semblent assurés à jamais à la suprématie de la langue anglaise, et peut-être faudrait-il, faisant table rase de tout préjugé cartographique, s'habituer à grouper l'Angleterre avec l'Amérique et l'Australie.

Si l'anglais s'oriente dans une direction qui semble exclure tout choc avec les deux grandes langues rivales, le français et l'allemand sont-ils destinés à se livrer d'âpres et sourdes batailles linguistiques ? Après tout, la nécessité d'une suprématie, d'une prépondérance, est peut-être moins un véritable besoin de l'esprit qu'une habitude latine. Si un ensemble de circonstances naturelles concourt à équilibrer deux ou plusieurs forces contraires, pourquoi faut-il considérer cet

équilibre comme opposé à quelque loi ? La clientèle de l'allemand n'est point celle du français. Suivant ses besoins intellectuels ou le genre de ses études, on va vers l'une ou vers l'autre langue. Mais il y a mieux : le cours naturel des deux langues semble se délimiter. L'allemand s'affirme de jour en jour comme la langue dont les peuples du Nord se servent le plus volontiers pour tout ce qui dépasse les intérêts locaux : ainsi, les Scandinaves publient la plupart de leurs travaux de philologie en allemand. Les rapports linguistiques des peuples du Nord avec l'Allemagne sont si étroits, que l'œil perçant de Bjoernstjerne Bjoenson prévoit déjà un rapprochement plus intime dans l'avenir (1). L'influence de la langue allemande est plus sensible encore en Russie, où elle s'impose à vue d'œil. De sorte que, l'allemand se développe surtout vers l'Est, comme le français s'étend surtout vers le Sud et semble devoir régner un jour sur tous les bords de la Méditerranée. Mais ce partage n'a rien d'exclusif.

Le jour où l'anglais, l'allemand et le français,

(1) Je puise ce renseignement dans le journal *L'Européen*.

sans avoir réussi à détruire les langues locales, qui sont indestructibles, les auront cependant assez effacées pour s'imposer comme les seuls instruments de la haute culture mentale et comme les canaux exclusifs de la pensée philosophique et scientifique (1), jusqu'à quel point faudra-t-il compter avec l'influence des étrangers sur l'évolution des trois organes universels ? Sans doute, les centres naturels de ces grandes langues seront là pour donner le ton. Mais les centres eux-mêmes ne pourront pas échapper à une certaine influence. Qu'on le veuille ou non, une langue maniée par tant de mains — et quelles mains parfois ! — sera, si j'ose dire, un peu chiffonnée, quitte à recevoir de temps à autre le coup de fer des grands écrivains. On peut se former une idée du traitement que le français est destiné à subir, par l'examen du jargon diplomatique

(1) Il n'y aura d'ailleurs là rien de nouveau : ce ne sera, en quelque sorte, que la codification spontanée d'une coutume constante. En effet, Cardan observe avec raison que chaque pays, plus ou moins, fait usage de deux langues : l'une nationale, l'autre savante ou générale. Cardan en distingue même trois en réalité : la langue nationale vulgaire, la langue nationale littéraire et la langue générale ; mais les deux premières ne diffèrent point en nature, elles ne diffèrent qu'en degré ; c'est pourquoi l'on doit les ramener à une seule. — V. *Appendice I*.

actuel. La préférence obstinée des diplomates étrangers pour une foule d'expressions gauches ou impropres a fini par s'imposer à la diplomatie française elle-même. Là où les anciens documents diplomatiques disaient « éviter les froissements », on dit maintenant « éviter les *frictions* » : ce sont les Anglais qui, par un sentiment insuffisant de la langue française, ont introduit cette aimable expression dans le vocabulaire diplomatique.

Mais le fait le plus typique est l'usage, imposé par un protocole plus zélé qu'averti, de *Majesté*, au vocatif, à la place de *Madame*, jugé insuffisant. Ce mot simple, dont s'est contenté le sobre orgueil des plus illustres princesses de la Maison de France, semblerait aujourd'hui, adressé à la commère de tel potentat ridicule, une offense des plus graves. Le mot *Sire* lui-même tombe en désuétude, car les rois, eux aussi, préfèrent *Majesté*. D'ailleurs, tout un groupe de mots s'est formé sur ce type : Altesse, Excellence, Eminence, Grandeur, sont couramment usités au vocatif. Mais je n'ai pas à étudier ce phénomène de langue, et je me borne aux exemples que je viens de donner en passant.

Telles sont donc mes conjectures sur l'état linguistique de demain. Ce ne sont que des conjectures. Pour prévoir avec certitude l'avenir, il suffit de connaître tous les facteurs qui concourent à le déterminer ; mais quelque soin qu'on apporte à les dénombrer et à les soupeser, il en est qui peuvent demeurer invisibles et dont l'influence est en incubation. Ce qu'on peut prédire avec certitude, c'est que si le besoin se fait sentir d'une ou plusieurs langues universelles, la solution arrivera, lente, progressive, nécessaire, et sans même qu'on s'en puisse apercevoir : mais, en tout cas, une solution naturelle, qui, donnée par la vie se moulera sur la vie, sur ses irrégularités, ses aspérités, sa variété, sa mobilité, ses désordres, ses tumultes, sa délicatesse, ses beautés et ses laideurs, mille conditions qui excluent la puérile possibilité d'une langue sortie de fabrique.

Et s'il faut enfin résumer cet essai par une seule phrase, la voici : On ne ligote pas la vie avec des toiles d'araignée.

Avril 1904.

APPENDICES.

APPENDICE I.

Les idées de Cardan sur l'évolution des langues.

[DE SUBTILITATE. Livre XII. Ed. de Bâle, 1582. P. 668-670.]

Sed dices, cur si communia sunt generalia hominum instituta, linguae tamen diversae sunt, et varia loquendi genera? Id contingit ex locorum natura, quum Itali vix pectore vocem possint edere, Hebraei facillimè, nec nisi fermè cum quodam sonitu loqui possunt, inde translatae voces quum non propriam assequuntur pronunciationem, degenerant. Sed et vulgus dum sine cura profert illas, vitiat et adulterat : unde linguarum varietas à plebe semper ducit originem, vincente multitudine. Inde in nundinis mista colluvie gentium, variarumque linguarum, perpetuò alia nomina surgunt, quibus nascentibus velut etiam hominibus, necesse est illa, quae horum loco stabant interire. Utilitas verò quae ex varietate linguarum habetur, est ut omnes animi affectus possint explicari. Cuius rei indicium est, quòd neque Homeri sententiam Latinè, aut materna nostra

lingua expresseris, nec Virgilii Graecè, aut materna lingua, multò minus Francisci Petrarchae sensus carminib. materna lingua editos Latinè, Graeceve. Ut verò haec utilitas varietatis linguarum, sic commercia similitudinis. Apud plerasque tamen gentes commerciorum causa tum originis duplex lingua in usu fuit : tum verò quae plebem à patritiis distingueret, velut apud Romanos, vel Ciceronis testimonio. Unde quaestio illa discussa, an materna lingua scripserint Cicero, Livius, Salustiusque. Certum est aliam fuisse linguam politiore[m] quàm plebis, non tamen adeó differentem à materna, ut nostra à Latina. Id etiam clarè perspicies si orationem Vitruvii, qui vir plebeius erat, orationi Ciceronis viri consularis conferes. Sic nunc Graeci habent vulgarem, et pertritam aliam ab ea in qua libri tot celebres antiquorum Graecorum habentur. Et Turcae propria pro vulgari, Patritii Illyrica loquuntur, eruditi Arabica scribunt, atque interpretantur. Iudaei quoque regionis quam incolunt linguam habent, et propriam, quae Hebraea est. Nos etiam Italicam habemus à Latina distinctam, aliamque politiore[m], quàm Thuscam, seu Hetruscam appellamus : adeó ut non iam duas, sed tres linguas singulae nationes habeant. Nam et Romani (ut dixi) loco popularis, et patritiae, quae illis erat qualis nobis Hetrusca,

Graecam habebant loco nostrae Latinae linguae. Graeci quoque antiqui habuerunt popularem, et expolitam linguam : pro exotica aliud genus erat linguae, quod facilè qui eorum poëmata leget, percipiet. Afri quoque triplicem habent linguam : nam praeter expolitam, et popularem est Africana propria, in qua plurimos libros è Latina conversos, qui à Latinis desiderantur, superesse affirmat Ioannes Leo Africanam, nunc dico non propriam rursus, sed Arabicam. Nam constat libros Galeni plurimos, tum caeterorum Graecorum in Arabicam linguam translatos esse, quibus nos caremus. Et horum etiam pars absque Graeco exemplari apud nos est, quamvis perexigua. Multa perierunt incuria, alia servantur etiam abditiis in locis. Refert Munsterus, in Fuldae civitatis Germaniae coenobio, quod templo adiacet principali, in quo beatus Bonifacius, qui Germanos ad Christi fidem vertit, situs est, bibliothecam esse à Carolo Magno annis iam septingentis instructam omni librorum genere, atque adhuc extare. Ita latent undique monumenta magnorum virorum, linguisque servantur, modò non indigenarum, modò neque propriis. Est enim Germanis idem triplex usus linguarum qui omnibus aliis. Nec solùm legendi, scribendique notis, ac loquendi differunt gentes, sed et scribendi modis. Nam Latini à dextra in sinistram,

Hebraei à sinistra tendunt scribentes in dextram.
Indi Camaienses à sursum deorsum. Neque alii pos-
sunt excogitari scribendi modi, nisi si quis etiam
transversim scribere velit.

APPENDICE II.

Extrait du livre The Pre-Chinese Languages, de l'orientaliste Terrien de la Couperie,

[Paragr. 235, cité par H. Sweet.]

Another point which requires due consideration is that of pronunciation (1). The scientific achievements lately obtained in perfection of transcription by several English and German Scholars go beyond human looseness. They have reached the high level of the respective idiosyncrasies of the speaker and of the transcriber, above the common average of speech. The activity of man's speaking-organs and also that of his ear-sense, have nowhere the mechanical and permanent precision which their principles and those of the new school of grammarians imply. Uncultured populations and uneducated men are not naturally bent in the material of their speech to the yoke of steady precision which is only

(1) Dans ce passage, La Couperie proteste, avec une grande vigueur persuasive d'ailleurs, contre la phonétique considérée comme science.

the result of a training in educated social surroundings through several generations. Audition and articulation of language, except in the higher races, seldom arrive together at some sort of perfection in their effectiveness. For instance, we may quote the well-known fact that the acuity of the ear among the races paying peculiar attention to the colour and pitch of the vowels exists only at the expense of precision in the articulation.

Tribes in a rude state of culture have a looseness and uncouthness of pronunciation and hearing, which escapes, in its group's fancies or individual distortions, from any unflinching law of regularity. The cases and causes of variance from analogy, relative easing, symbolical strengthening or weakening, scorn anything like a formulated law. The segmentation, dispersion, and migration of tribes grown from a homogeneous linguistic stock in that state of unculture, combined with the complication from the frequent though often unknown superimposition of races and languages in a similar condition or otherwise, imply large divergences of pronunciation apparently inconsistent with their genuine derivation from common parents. And the efforts at reducing the whole of the divergences to regular and somewhat mechanical equivalence cannot lead other-

wise than to numerous confusions and misapprehensions.

After the disturbance of ideologies, the most important result for all the languages engaged in the struggle, a result produced at the same time by the intermingling of blood, concerns the phonesis.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

04 0275

APR 24 77

18 047 5

NOV 18 '79

NOV 1979

18 JUIL. 1989

07 JUIL. 1989

a39003 001304749b

CE P 0105
•B37 1904
C00 BARDYLI, PYR ESSAI SUR
ACC# 1347969

Los Reliures Caron & L
TEL: (819) 686-2059 113 RUE
(MTL) 861-7768 COMTEL

[illegible]



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	08	09	08	04	0